N°3
JUILLET 2013

Les Editions de l'Hèbe
www.lhebe.ch

LA PIJE

Pija
Prix Interrégional Jeunes Auteurs

PAPIER NOIRCI PAR LE TALENT DES JEUNES AUTEURS

Page 3
JOËL DICKER
«Le Tigre»

L'Hèbe et les jeunes auteurs

En ligne pour une 20e édition

Juin 2013. Sur la grande table ronde du bureau des Éditions de l'Hèbe, des centaines d'enveloppes de toutes tailles sont empilées. Certaines arborent des marques d'eau, d'autres sont légèrement écrasées par le transport. Il y en a de très fines et de très épaisses. Des jaunes, des blanches, des vertes. Le printemps, jusqu'ici, a été déplorable, et les Gastlosen se perdent une fois de plus dans le brouillard, de l'autre côté de la baie vitrée.

LE MONDE SUR LA TABLE

Le printemps est pourri mais les textes fleurissent. Près de 300 proses inédites ont convergé vers Charmey en quelques jours. Soit plus de 1600 pages dactylographiées, en provenance de toute la Suisse mais aussi de contrées bien plus… printanières ! Sur le haut de la pile, on remarque un gros tampon triangulaire estampillé « correos del Ecuador ». Au-dessous, une alignée de petits timbres bariolés aux couleurs du Sénégal, du Congo et du Togo. Les adresses d'expéditeur sont parfois rédigées en mandarin, en cyrillique. Je comptabilise plusieurs dizaines de francs de timbres brésiliens. Une grande enveloppe brune est entièrement recouverte par des tampons roumains. Au téléphone, du côté de la Franche-Comté, région co-organisatrice du PIJA depuis 1996, on annonce une bonne centaine de textes. Les contributions reçues en Vallée d'Aoste, en Roumanie et en Bourgogne sont loin d'être négligeables. En tout, ce sont près de 500 textes que le jury s'apprête à lire, à trier, à annoter, à juger. Le PIJA 2013 est lancé !

LA JEUNESSE DE L'HÈBE

Vingt ans que le charme opère : chaque printemps, à la fin du mois de mai, des centaines de jeunes gens aiguillonnés par des flyers distribués en classe ou intrigués par des appels dans les journaux, grâce à leurs enseignants, par le bouche-à-oreille, les Alliances Françaises ou le hasard des choses, tentent leur chance dans ce prix. Né en 1987 à Liège, rapidement structuré sur le mode associatif, le PIJA a connu plusieurs « ères » et plusieurs partenariats (*Espace 2, Le Nouveau Quotidien, Le Temps,* les Éditions Luc Pire…). Depuis 2005, il s'épanouit en complète indépendance. Et les participations ne connaissent pas la crise.

Quelques chiffres : quand les très fraîches Éditions de l'Hèbe (Hébé est le nom de la déesse grecque de la jeunesse) publient le volume « Jeunes auteurs 1994 », il ne s'agit que du quatrième livre de leur catalogue. C'est dire si l'histoire de la maison et celle du concours d'écriture sont liées. Aujourd'hui, l'Hèbe prépare son 250e ouvrage et son 20e PIJA. Les 19 volumes édités contiennent 305 textes inédits répartis en 3 genres (« la prose », « la poésie », « la lettre et le théâtre »). Cela représente un total de 4000 pages de nouvelles voix et de nouveaux auteurs. 147 d'entre eux viennent de Suisse, 52 de France, 38 de Roumanie, 37 de Belgique, 17 de Vallée d'Aoste. On peut aussi y découvrir des œuvres en provenance d'Argentine, d'Haïti, d'Ukraine, de Madagascar, de Suède, de Lettonie, de Hongrie… Au total, 130'000 francs de prix ont été répartis entre les lauréats, lors de week-ends de cérémonie qui se sont tenus aux quatre coins de l'Europe : Bruxelles, Bucarest, Fribourg, Aoste, La Chaux-de-Fonds, Besançon, Charmey, Liège, Delémont, Namur, Dijon, Montana, Oradea…

STATISTIQUES ET JURY

Ces textes publiés et primés, il faut le souligner, représentent moins de 5 % de la masse des candidatures reçues. Une pointe d'iceberg, un vrai travail de repérage. Les statistiques globales de participation au PIJA-Suisse n'existent que depuis 10 ans, mais elles permettent de montrer que, depuis 2004, plus de 2000 textes issus de tous les cantons romands sont arrivés à Charmey. La moyenne d'âge tourne chaque année autour des 17 ans, et les trois quarts des candidats sont… des filles.

Le jury du PIJA représente l'un des grands moments du concours. Les jeunes auteurs en herbe ont pu compter, depuis le début, sur le regard d'écrivains reconnus : Anne-Lise Grobéty, Alexandre Voisard, Mousse Boulanger, Jacques Roman, Henri-Charles Dahlem, Janine Massard, Anne-Lise Thurler, Jean-Dominique Humbert, Claire Genoux, Alain Rochat ou Pascal Rebetez, parmi bien d'autres, ont débattu de la qualité des textes, épaulés par des journalistes, des universitaires ou d'anciens lauréats issus de toutes les régions.

LIENS, RÉSEAUX ET VOCATIONS

Comment mesurer la postérité du PIJA hébien après vingt ans de concours ? Rien qu'en Suisse, une bonne dizaine d'auteurs ont affirmé leur voix dans le paysage culturel : Caroline Schumacher (PIJA 1995 et 1996), Marie-Jeanne Urech (1995), Mathieu Bertholet (1997), Julien Burri (1997 et 1998), Odile Cornuz (1998), Isabelle Flükiger (1999), Antoinette Rychner (1999), Bastien Fournier (2000), Virgile Elias Gehrig (2001), Fanny Wobmann (2003 et 2004) et, bien sûr, Joël Dicker (2005) ont tous publié un ou plusieurs textes littéraires, en Suisse ou en France. L'œuvre de la plupart de ces auteurs, âgés de 27 à 37 ans, est en expansion. L'AJAR, collectif de jeunes écrivains nés après 1980, compte parmi ses membres onze anciens lauréats du PIJA qui multiplient les représentations publiques et les projets collectifs à travers toute la Suisse romande. Le PIJA a aussi vu passer des artistes, et pas des moindres. La danseuse et chorégraphe Eugénie Rebetez (2002 et 2006) et son frère le photographe Augustin Rebetez (2004 et 2007) embrassent aujourd'hui des carrières internationales de prestige. La liste est loin d'être exhaustive, et nous pourrions mentionner d'autres artistes (Raphaël Julliard, 1998, Danaé Panchaud, 2001), d'autres comédiens (Alain Guerry, 2002 et 2006, Mia Mohr, 2008), d'autres musiciens (Eva Fiechter, 2004, Nicolas Lambert, 2006-2007), d'autres animateurs radio (Jonas Schneiter, 2009), journalistes, chercheurs et auteurs en tous genres qui incarnent et façonnent le paysage romand actuel. Ou s'apprêtent à le faire.

En Belgique, Nicolas Ancion, Violaine Lison, Ludovic Flamant ou Caroline Van Linthout se sont fait un nom. Rosalie Lessart, au Québec, a publié plusieurs recueils de poèmes. Et Dmytro Tchystiak (Ukraine), Thelyson Orélien (Haïti) ou Oana Apostu et Miruna Vlada Troncota (Roumanie) jouent un rôle littéraire dans leur pays respectif. L'héritage du PIJA est prospère, les liens et les réseaux qu'il crée sont riches, les vocations qu'il suscite sont toujours aussi nombreuses.

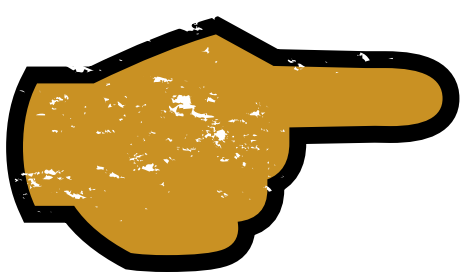
C'est pourquoi les 300 textes soigneusement empilés, ce matin de juin devant les vitres giflées par la pluie fribourgeoise, dans le bureau panoramique des Éditions de l'Hèbe, semblent si importants. Dans quelques mois, ils auront été lus, triés, annotés, jugés, et les meilleurs d'entre eux seront rassemblés dans un volume qui aura valeur, pour leurs auteurs et futurs lauréats, de passeport et de promesse pour l'avenir. Qui sait si se cachent, au milieu du frémissement de ces 1600 pages, derrière ces timbres exotiques, parmi ces noms et ces signatures, de nouveaux écrivains ?

La Pije

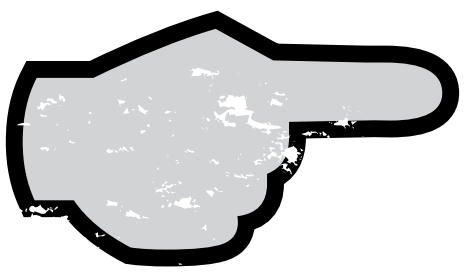
6 Nicolas Ancion à la question
7-9 Sous les pavés, la page : le PIJA 2012 à Aoste
10-11 Les lauréats 2012
12-14 Écrire Nomade
15 Fanny Wobmann premier roman
16 Le PIJA 2014 est lancé !

Le PIJA c'est quoi ?

- des milliers de participants
- des jurys nationaux et internationaux composés de professionnels
- des palmarès établis sur des textes anonymes
- une remise des prix
- des ateliers d'écriture
- un livre de lauréats internationaux
- une anthologie suisse
- un journal, La Pije
- un suivi personnalisé auprès des jeunes
- un réseau entre jeunes
- un esprit d'émulation
- des rencontres
- un tremplin
- un point de départ
- un encouragement à sortir du silence
- la défense de la langue française



Le PIJA c'est quoi ?



Vingt ans de destins entremêlés

C'est vrai : les Éditions de l'Hèbe et le Prix Interrégional Jeunes Auteurs (PIJA) sont intimement liés.

Alors que nous nous apprêtons à publier le vingtième recueil de ce Concours littéraire désormais incontournable dans le paysage culturel romand (et pas seulement), nous fêtons également nos vingt ans… pendant trois ans !

Vingt ans en 2012 : une bande d'étudiants passionnés créent officiellement les Éditions de l'Hèbe en 1992. Les jalons d'une aventure éditoriale inédite en Suisse romande sont posés…

Vingt ans en 2013 : nos premiers ouvrages voient le jour en automne 1993. L'empreinte du goût hébien aujourd'hui décliné en neuf collections laisse ses premières traces d'encre sur le papier…

Vingt ans en 2014 : nous publions notre premier recueil PIJA en 1994. La vocation de découvreuses de talents s'empare des Éditions de l'Hèbe pour ne plus les quitter…

Et des talents, on peut décidément dire qu'il en a découverts, le PIJA !

Joël Dicker, Angélique Botti, Fanny Wobmann ne sont que les derniers en date en termes d'actualité. La liste est longue et éclectique, comme vous avez pu le lire dans l'édito d'un autre astre montant du PIJA, Daniel Vuataz.

En fait, ce Concours nous tient particulièrement à cœur car il incarne parfaitement ce que nous essayons de faire depuis vingt ans : donner une chance « aux nouveaux », faire en sorte que l'enthousiasme de l'écriture ne se perde pas dans le brouhaha du monde, offrir une oreille attentive et réellement concernée par les voix en devenir.

Nous lançons d'ors et déjà notre appel pour l'édition 2014 du PIJA, consacré, lui aussi, à la Prose au sens large (nouvelle, conte, lettre, prose poétique, etc.) : si vous n'avez pas encore vingt ans, foncez ! Nous sommes là pour vous lire.

Eleonora Gualandris **Jean-Philippe Ayer**

Les objectifs du PIJA

Le PIJA poursuit les objectifs suivants : promouvoir l'écriture auprès des jeunes, encourager les talents et offrir un accompagnement aux participants qui persévèrent dans la création littéraire. Dans cette optique, il crée un esprit d'émulation en favorisant les rencontres. Il se bat dans le cadre de la francophonie pour préserver le français et sa diversité, favorisant la créativité et l'éclosion d'un sentiment de liberté dans la chose écrite. Il se veut avant tout un espace ouvert pour les jeunes de 15 à 20 ans, une tribune unique dans le paysage éditorial actuel, un porte-voix ne subissant aucune pression politique, religieuse, idéologique ou grammaticale.

Impressum

La Pije
Papier noirci par le talent des jeunes auteurs
Journal francophone édité à Charmey, Suisse
Imprimé en Suisse

Éditeur
Le Secrétariat général du PIJA, Prix Interrégional Jeunes Auteurs par le biais des Éditions de l'Hèbe SA

Président des Éditions de l'Hèbe et directeur du PIJA
Jean-Philippe Ayer

Directrice éditoriale des Éditions de l'Hèbe
Eleonora Gualandris

Rédacteur principal de cette édition
Daniel Vuataz

Photographies
Aoste 2012, Daniel Vuataz

Adresse
Journal La Pije
Éditions de l'Hèbe SA
Chemin du Lac 39
Case postale 45
1637 Charmey, Suisse
Tél. ++41 26 927 50 30
Site : www.lhebe.ch
Courriels : info@lhebe.ch

© Renaud Julian

Les organisateurs

En Suisse
PIJA Secrétariat permanent
Madame Janine Massard
Présidente PIJA Suisse
Éditions de l'Hèbe
Éditions JMB
Chemin du Lac 39
Case postale 45
1637 Charmey
Suisse

En Franche-Comté
Région de Franche-Comté
Direction de la Formation tout au long de la Vie
Madame Viviane Grossmann
4, Square Castan
25031 Besançon Cedex
France

En Bourgogne
Région Bourgogne
Direction des lycées et de la formation initiale
Département vie scolaire et culturelle
Madame Céline Blanc
17, boulevard de la Trémouille
BP 1602
21035 Dijon Cedex
France

La Roumanie
Professeur Lucia Matiuta
45, Rue Piata Independentei
3700 Oradea
Roumanie

En Vallée d'Aoste
Assessorat de l'Éducation et de la Culture
Madame Isabelle Godecharles
Direction des Activités Culturelles
1, Place Deffeyes
11100 Aoste
Italie

Nos soutiens en Suisse

Avec le soutien de la Loterie Romande
Canton de Fribourg – Encouragement de la culture
Avec le soutien de la République et canton de Genève
Canton de Vaud – Les affaires culturelles
Le Canton du Valais encourage la culture – Der Kanton Wallis fördert Kultur
Jura CH – République et Canton du Jura
ne.ch – République et Canton de Neuchâtel
Erziehungsdirektion des Kantons Bern – Direction de l'instruction publique du canton de Berne
Ville de Sion
Lausanne – Service de la culture
ProLitteris
Editions JMB
Les Éditions de l'Hèbe
Fondation Jan Michalski pour l'écriture et la littérature
Ville de Martigny
Sandoz – Fondation de famille
Commune de Montreux

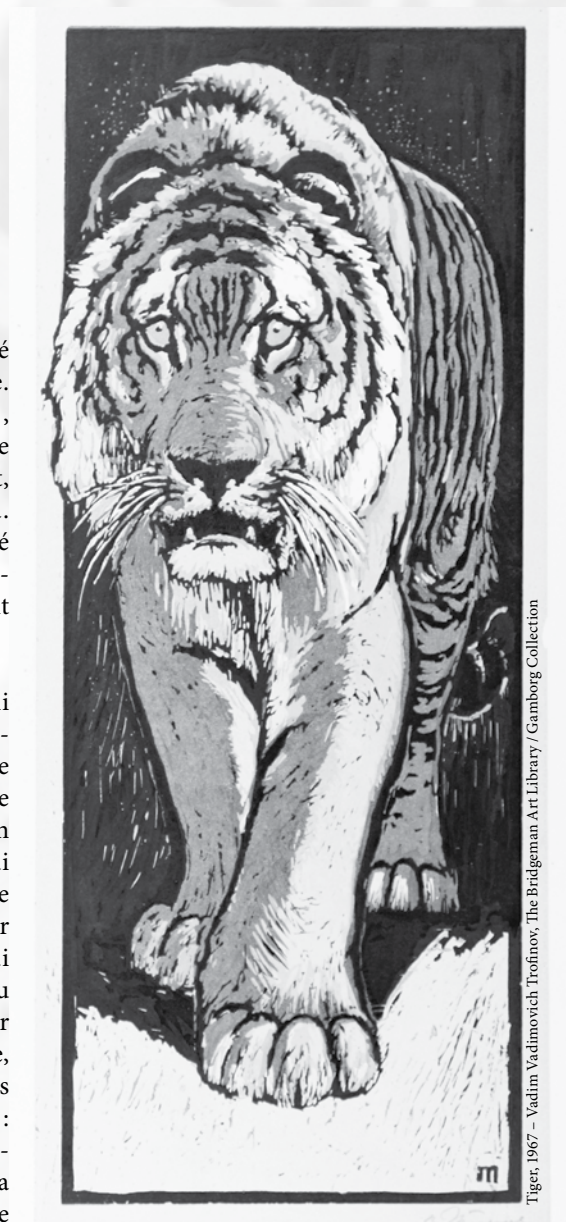
LIGNE DE FORCE

Il faut être sourd, aveugle ou vivre sur l'île de la Désolation pour ne pas avoir entendu parler de Joël Dicker, en Suisse ou en France, en 2013. Le jeune écrivain genevois, diplômé de droit et passionné de littérature américaine, a signé le coup éditorial du siècle avec son polar *La Vérité sur l'Affaire Harry Quebert* (De Fallois, L' Âge d'Homme, 2012), notamment couronné par le prix de l'Académie française et le Goncourt des lycéens. Vendu à plus de 500 000 exemplaires, le roman a fait de Dicker, en quelques semaines, le *golden boy* incontournable de la scène littéraire et médiatique francophone. Des traductions sont en cours dans des dizaines de langues, et on attend l'adaptation cinématographique. Ce qu'on sait en revanche un peu moins, c'est que le premier texte de Joël Dicker a été publié par le PIJA, en 2005, dans la catégorie « textes remarqués » du concours en prose. Le Genevois avait alors 20 ans. Il signait une cruelle histoire de chasse et de vengeance dans la Sibérie du début du XXe siècle, avec un sens de la narration et du suspens déjà évidents… *La Pije* et les Éditions de l'Hèbe se font un plaisir de publier à nouveau cette nouvelle haletante et inventive.

JOËL DICKER

PIJA 2005

Le Tigre



Tiger, 1967 – Vadim Vadimovich Trofinov, The Bridgeman Art Library / Gamborg Collection

La nouvelle avait traversé Saint-Pétersbourg, la capitale, comme une traînée de poudre se consume. En ce mois d'août de pleine canicule de l'année 1903, on ne parlait plus que de cela, dans les salons feutrés des aristocrates comme dans les plus pauvres maisonnées, frissonnant délicieusement de terreur, à l'abri de la ville. Les enfants en recréaient des scènes, s'amusant à surprendre les promeneurs sur les bords de la Neva. Même le Tsar Nicolas II semblait préoccupé : à l'autre bout du pays, dans l'intrigante Sibérie, glaciale l'hiver et l'été brûlante, un village entier avait été massacré. L'« affaire » avait été révélée par deux moines qui, traversant le pays, avaient voulu faire halte à Tibié, le village en question, habité par des moujiks uniquement. Là-bas, pas de grandes demeures de maîtres cerclées de jardins finement entretenus, domptage surprenant des broussailles de la taïga, mais des bâtisses en bois et en terre, laissant filtrer le froid de l'hiver et les brûlures de l'été. Tibié était de ces bourgs misérables construits autour d'immenses champs difficiles à cultiver, dont les maisons, séparées les unes des autres par quelques enclos branlants censés parquer vaches maigres et chevaux de trait usés, s'entassaient autour d'une place centrale.

Montés sur des mulets, les moines étaient parvenus au village par une chaude fin de matinée des derniers jours de juillet, la gourde sèche et les sacs de provisions vides ; ils comptaient sur la pieuse générosité des villageois pour se ravitailler et furent surpris de ne voir personne dans les champs, travaillant la terre ou menant un troupeau paître vers une plaine aux herbes plus tendres que les tiges jaunies des abords du village. Ce calme inhabituel les inquiéta d'abord, puis ils songèrent que l'extraordinaire chaleur avait dû provisoirement obliger toute âme qui vive à se cloîtrer derrière l'illusoire protection des maisons et des étables. Jusqu'à ce qu'ils découvrent un cheval égorgé. Plus loin un deuxième, puis un troupeau entier de moutons baignant dans le lac de leur sang. Le cœur battant, ils ne purent retenir un cri d'effroi en découvrant, horrifiés, le corps d'un paysan affreusement mutilé.

À ce moment, ils auraient pu rebrousser chemin et ne pas continuer jusqu'au village. Cependant, ils décidèrent de poursuivre leur route, poussés, non pas par la curiosité mais par leur piété : il s'était visiblement produit un évènement grave et il était de leur devoir de venir en aide à qui en aurait besoin. S'en remettant à la Providence, ils pressèrent leurs montures et atteignirent bientôt Tibié, terrifiés par ce qu'ils découvraient : des dizaines de cadavres jonchaient la rue. Des enfants, des femmes, des hommes forts et des vieillards, du bétail, des chiens et des poules. Tous présentaient les mêmes signes de mutilations : ils semblaient avoir été égorgés et violemment laminés. Certains étaient décapités, d'autres démembrés. Un tout jeune garçon, pantin désarticulé, gisait au sommet d'une botte de foin. Les cadavres étaient parfois à tel point défigurés, que leur plus proche parent n'aurait pu les reconnaître, les yeux crevés, un trou à la place du nez et les entrailles béantes.

Les portes et les fenêtres des maisons étaient défoncées, parfois c'était même un pan de mur ou de toit qui avait été arraché à la masure. Quelques armes, maigres signes de résistances traînaient, par terre, çà et là. Leur utilité n'avait été qu'illusoire : la communauté entière avait été assassinée.

Sur les cadavres, ni mouches, ni scarabées, ni aucun signe de décomposition. Ce détail attira l'attention des deux hommes qui s'accordèrent à dire que l'attaque venait d'avoir eu lieu. La peur, qui jusque-là n'avait pas eu sa place, supplantée par le choc de la découverte, reprit ses droits et les étreignit violemment : ce massacre ne pouvait résulter que de la folie d'une quelconque meute de brigands, assoiffés de violence au point de s'en prendre à un pauvre village dans lequel il n'y avait, à part des cuillères en bois, absolument rien à voler. Ils devaient être de ces bandits sans foi ni honneur, et qui n'hésiteraient pas à les tuer, ne faisant aucun cas de leur sainte fonction. Les moines se hâtèrent alors de remonter en selle, et, martelant le flanc de leurs hybrides, ils repartirent dans la direction par laquelle ils étaient arrivés. C'est alors que les mulets se cabrèrent soudainement, apeurés. Les prêtres venaient de se retrouver nez à nez avec le responsable du massacre, l'œil fou et le pelage encore taché de sang frais : un énorme tigre.

À Moscou et Pétersbourg, les dépêches n'indiquèrent pas pourquoi les deux prêtres furent épargnés par la bête, mais la Russie tout entière s'alarma du terrible carnage : quel était ce tigre qui venait de décimer un village entier ? Quelle était cette bête qui avait brisé des maisons et égorgé des biques, des vieillards, des enfants et des hommes ?

Le récit des prêtres, vision fantasmagorique d'un monstre sanguinaire que rien ne pouvait arrêter s'accordait avec les légendes les plus effrayantes, et ce qui aurait pu n'être qu'un simple fait divers du début du siècle, prit une tout autre ampleur lorsque le tigre, à nouveau, fit parler de lui. Un mois après Tibié, et non loin des ruines du village, l'animal s'en prit à un groupe de marchands qui voyageaient. Un seul s'en tira et put rapporter l'affaire. À la même période, des chasseurs isolés ne donnèrent plus jamais signes de vie. Un émissaire du Tsar, enfin, envoyé en Sibérie pour enquêter sur ce tigre qui terrorisait la région, fut retrouvé égorgé avec toute son escorte. Le prédateur avait encore frappé.

Alors que les rudesses de l'hiver commençaient à draper tout le pays, le Tigre avait plusieurs dizaines de victimes à son actif. Et ce qui n'était, en juillet, qu'un sujet d'épouvante, avait pris désormais de toutes autres proportions. À Saint-Pétersbourg où, quelques mois plus tôt, on s'amusait à se faire frissonner les uns les autres en narrant le fauve qui rôdait à l'autre bout du pays, on craignait désormais que la bête n'arrive rapidement aux portes de la ville. Cette panique soudaine n'était que le résultat des extrapolations et de l'imagination débordante de toutes les couches de la population, relayée par les journaux les plus sérieux qui, par souci commercial, multipliaient les articles douteux sur la bête et la moindre mort suspecte dans la ville alimentait la paranoïa générale. Nicolas II, excédé par la crédulité de ses sujets, fit publier de nombreux avis signés de la main des plus éminents scientifiques du pays, expliquant que, quand bien même le Tigre voudrait gagner la capitale – ce qui était plus qu'improbable – il lui faudrait plus d'une saison entière pour traverser le pays. Et d'ici là, le félin aurait déjà payé pour ses crimes.

Mais malgré leur très large diffusion, ces thèses rationnelles n'eurent aucun impact sur la rumeur populaire qui enflait de jour en jour. Ceux qui en avaient les moyens s'achetaient des fusils ou restaient autant qu'ils le pouvaient cloîtrés chez eux. Partout, on disait que le Tigre pourrait surgir sur un marché, dans la cour d'une maison isolée et même dans le Palais d'Hiver, pourtant réputé impénétrable.

Le Tsar, bien que fortement agacé par cette ridicule agitation, réunissait quotidiennement ses conseillers pour faire le point sur la situation : de fait, ce tigre contrait complètement sa nouvelle politique économique pour la Sibérie, à ses yeux trop longtemps désignée comme un plateau aride. Il voulait exploiter au maximum les ressources que pouvaient apporter ces terres et combler les pertes de tout ce qu'aurait rapporté le pétrole et l'or d'Alaska si son père, Alexandre III, n'avait pas vendu la région aux Américains pour une poignée de dollars, la croyant définitivement asséchée de tout potentiel. Hors, le félin commençait à provoquer un exode de la population rurale et les investisseurs hésitaient de plus en plus à miser sur la Sibérie, que tous disaient instable. Il fallait trouver une solution.

C'est ainsi qu'un mois avant les célébrations du Noël orthodoxe, Nicolas II fit placarder des affiches dans toute la ville d'abord, puis dans tout le pays. Quiconque rapporterait au Palais Royal la dépouille de ce tigre mangeur d'hommes qui hantait le pays, recevrait – après confirmation, évidemment, qu'il s'agissait dudit fauve – le poids de l'animal en pièces d'or.

Dans tout le pays, des milliers d'hommes, seuls ou en bandes organisées, se mirent en route et convergèrent vers la Sibérie pour retrouver et tuer ce tigre qui ferait leur fortune.

Le jeune Sacha Yvanovitch faisait partie de ces gens. C'était un Pétersbourgeois d'une vingtaine d'années, à la barbe blonde et hirsute, aux bras d'acier et à la carrure taillée dans le roc. Il venait d'une famille modeste de la capitale et travaillait dans l'atelier de menuiserie de son père. Le décret royal lui offrait l'occasion inespérée de devenir riche et célèbre, et de pouvoir passer le profond fossé qui le séparait des fastes de la haute société russe. Avec une partie de ses économies, il s'acheta un fusil, précis et solide, puis, après de sobres adieux aux siens, il s'embarqua, au cœur de l'hiver russe, dans un long train qui l'emmenait vers l'Est.

Le voyage à travers une Russie paralysée par la neige et le froid sembla interminable ; le convoi n'avait de cesse de prendre du retard et Sacha s'impatientait dans le très modeste compartiment de troisième classe qu'il partageait avec trois autres hommes. À ses yeux, chaque arrêt prolongé était une occasion de manquer le Tigre. Il était pleinement conscient de la ruée soudaine des chasseurs vers la Sibérie, attirés par la récompense comme des mouches sur du miel, et soupçonnait ses compagnons de route d'être aussi sur les traces du fauve, bien qu'ils refusaient de l'avouer.

Sacha profita des quatre semaines que dura la traversée pour préparer plus minutieusement son expédition. Parti à la hâte, il avait été pris d'angoisses alors que le train quittait à peine le quai de la gare centrale de Saint-Pétersbourg : comment s'y prendrait-il pour retrouver le Tigre ? Quand bien même il réussirait à tuer un félin, quelle assurance aurait-il d'avoir abattu le fauve qui ferait sa fortune et sa gloire ? Il lui faudrait de longues semaines pour retourner jusqu'à Saint-Pétersbourg et présenter la dépouille au palais. Puis il faudrait attendre la confirmation de sa réussite ; les experts du Tsar vérifieraient par de savants calculs que c'était bien la terrible bête qui leur avait été rapportée. Autrement dit, s'il se trompait de cible, il n'aurait jamais le temps de mener à nouveau une expédition. Ni l'argent d'ailleurs. Il n'avait pas le droit de se tromper et cette prise de conscience lui fit regretter de ne pas s'être joint à un groupe de chasseurs, au lieu de partir seul. C'est la cupidité qui l'avait divisé : il ne voulait pas avoir à partager la récompense. Mais à cause de ce vice, il pourrait bien ne pas voir la couleur d'une seule pièce de monnaie, dût-elle être en bronze.

Profitant de la lente avancée du train, Sacha réfléchit longuement à la stratégie qui lui assurerait de ramener au Tsar la Bête, et décida finalement de pister le Tigre comme on piste un criminel. Il se rendrait, selon la chronologie des évènements, sur les sites des différentes attaques. Il y recueillerait tous les indices lui permettant d'identifier avec certitude le fauve tueur et,

LIGNE DE FORCE

remontant la trace du félin, il le cernerait des rets des évidences scientifiques. Sa richesse n'était plus qu'une question de temps.

Fort de son plan, il arriva dans une misérable gare du centre de la Sibérie, proche de Tibié, le tragiquement célèbre. Il sacrifia ce qui lui restait de ses économies dans l'achat d'un puissant alezan, et se mit en route vers le village martyr dans le froid des premiers jours du mois de janvier 1904.

Sacha Yvanovitch mit deux jours entiers pour atteindre Tibié, une place devenue fantomatique. En franchissant les premières maisons, la peur lui noua le ventre. Il serra son fusil contre lui et engagea, par précaution, une balle dans le canon. Les masures étaient figées dans la neige, aucune fumée ne sortait des cheminées et le silence était assourdissant. Le temps semblait s'être arrêté. Sacha descendit de selle et scruta la rue centrale, encombrée d'une lourde poudre blanche qui avait recouvert toute trace de lutte et de mise à mort. Seuls des pans de maisons brisés trahissaient le massacre qui avait eu lieu ici. Sacha, dépité de n'avoir aucune piste à suivre, remonta sur son cheval et traversa le village au pas. Alors qu'il en sortait, il s'arrêta brusquement en découvrant avec stupeur un vaste champ enneigé duquel émergeait une centaine de croix en bois. Voilà où avaient été enterrés à la hâte les cadavres. Du haut de sa monture, Sacha jaugea l'immense cimetière improvisé et hésita un instant à en éventrer quelques tombes dans l'espoir d'y trouver un quelconque indice. Mais il renonça vite à cette idée saugrenue qui ne lui attirerait que des ennuis si on le surprenait ; il savait bien quel sort était réservé aux pilleurs de tombes. Désemparé par le commencement difficile de cette quête, le jeune chasseur rassembla ses esprits pour réagir intelligemment. D'après les informations glanées dans le train, après Tibié le Tigre avait frappé à Skolka, un village proche, un peu plus à l'est du pays. Il ne connaissait pas la fiabilité de cette information, ni ne parvenait à estimer la distance qui le séparait de Skolka, mais n'avait guère le choix. La position du soleil opaque lui indiqua qu'il était à la mi-journée. Il ne lui restait que peu de temps avant la tombée de la nuit, si précoce en cette saison. Sans ménagement, il frappa les flancs de sa monture et repartit.

La nuit venait d'engloutir les steppes quand Sacha atteint Skolka. Il n'avait cessé de chevaucher depuis qu'il avait quitté le cimetière, craignant de devoir passer la nuit à la belle étoile. Il l'avait déjà fait en allant à Tibié mais l'expérience en fut traumatisante : plus que le froid et l'inconfort de sa misérable tente de fortune, il avait été terrifié par les bruits de la nuit, par les hurlements des loups et les grognements des sangliers. C'était un homme de la ville, incapable de survivre seul en milieu hostile. Au fur et à mesure qu'il galopait dans la neige, il s'inquiétait de ne pas prendre les bonnes directions. Et s'il se perdait ? Comment retrouverait-il sa route dans ces plaines désertes ? Qui lui viendrait en aide ? Malgré de terribles accès d'angoisses il parvint à garder suffisamment de lucidité pour trouver sa route, et, lorsqu'il distingua dans la nuit claire des volutes de fumée grise s'échappant des premières maisons d'un village, il pleura de soulagement. Un vieillard à la peau tannée qui traînait derrière un âne boitant, confirma à Sacha qu'il était bien à Skolka. Ce dernier arbora alors un air triomphal et entra dans le village au pas comme un général arrive en terrain conquis.

Planté au milieu de plaines enneigées, l'endroit était à peine plus grand que Tibié ; quatre cents personnes au plus devaient vivre ici. Dans la rue se répandaient les effluves des repas qu'on préparait dans les maisons et une odeur de lard et de soupe de légumes lui rappela que ni lui ni son cheval n'avaient rien avalé depuis la veille. Il était temps d'oublier le Tigre pour quelques instants et de trouver un endroit pour se restaurer et passer la nuit. S'arrêtant au hasard devant une maison à l'aspect misérable, il descendit de cheval et frappa lourdement contre la porte. Ceux qui vivaient ici ne devaient pas être bien riches, et Sacha douta un instant qu'on lui donne le gîte gratuitement, car si l'hospitalité était une tradition en cette contrée, la misère en cernait les limites. Le jeune garçon n'avait plus un kopeck, ni quoi que ce soit qui puisse monnayer ses besoins, et il espérait que par amitié pour quelqu'un qui venait débarrasser la Russie du Tigre mangeur d'hommes, les gens du village feraient l'impasse sur toute forme de paiement.

C'est un homme bourru, d'apparence paysanne et visiblement ivre, qui ouvrit la porte, l'haleine chargée et l'œil méfiant. Sacha n'eut pas à se perdre en discours : dès qu'il précisa qu'il était aux trousses du Tigre, le paysan sourit et l'introduisit chez lui comme un membre de la famille ; la région était terrorisée par le félin et toute personne venu l'en délivrer était reçue comme un parent, même dans les plus pauvres foyers.

L'ivrogne introduisit Sacha dans une misérable cuisine qui empestait la viande avariée et la promiscuité. La famille dînait d'une soupe maigre : le fumet du lard qui flottait délicieusement dans la rue ne venait pas d'ici. Le paysan fit asseoir son invité à côté de son fils – un garçon d'une quinzaine d'année qui avait grandi trop vite – sur un banc en sapin grossièrement taillé puis tempêta d'une voix rauque sur sa femme et sa fille pour qu'elles servent Sacha. Il fit ajouter un morceau de lard précieux dans la soupe de ce dernier pour lui témoigner son respect, puis le questionna sur le Tigre.

– Que sais-tu de ce fauve ? demanda-t-il en lapant les parois d'un verre vide.

– À vrai dire, pas grand-chose. Je procède chronologiquement, dit Sacha fier de sa méthode et désireux d'impressionner l'assistance.

L'exposé ne fit aucun effet sur le paysan qui restait fasciné par le verre qu'il tripotait. Il ne parla qu'après un long silence :

– Le Tigre s'en est pris à un convoi de marchands à la sortie du village. Il les a massacrés.

– Quand cela s'est-il produit ?

– À la fin août…

Sacha ne cacha pas son dépit : la fin août le ramenait plusieurs mois en arrière. À ce rythme, il ne pourrait jamais rattraper le Tigre. Malgré tout l'alcool qu'il avait ingéré, l'homme comprit alors que son interlocuteur n'était pas un chasseur expérimenté mais l'un de ces rêveurs des grandes villes qui se croyaient capable de braver la terrible Sibérie et de décrocher la récompense promise par le Tsar. Il ne lui en tint pourtant par rigueur.

– Comment le trouver ? demanda sans détour Sacha.

– Suis sa piste… il viendra à toi.

– Mais comment le reconnaîtrai-je ?

– Il est énorme ! Ses dents sont des sabres et ses yeux des canons. Il a la puissance du cheval et l'agilité de l'aigle. C'est le diable qui nous l'envoie… pour nos péchés !

Les deux enfants regardèrent leur père d'un air terrifié et Sacha se demanda si le paysan avait vraiment vu la bête ou s'il cherchait simplement une justification à sa condition misérable en prétendant à la punition collective de mauvais croyants.

Après le repas, Sacha fut installé le plus confortablement possible dans la grange. Il s'enfouit sous le foin pour se protéger du froid qui s'engouffrait entre les lattes vermoulues et sombra dans un sommeil profond, teinté des innombrables questions qui parsemaient déjà son aventure.

Le matin venu, le jeune homme se fit conduire sur les lieux du massacre des marchands. Comme il s'y attendait, il ne trouva que de la neige. Aucun signe, aucun indice qui puisse l'aider. Il hésita une nouvelle fois à faire exhumer les corps des malheureux du cimetière de la bourgade. Comme la veille, c'était son seul espoir de progresser un peu mais il s'y refusa une fois de plus, effrayé d'être pris pour un hérétique. Il décida alors de reprendre le cours de son voyage et de suivre étape par étape les attaques, même anciennes, perpétrées par le Tigre.

L'ivrogne avait nourri son alezan, qui, reposé et repu avait retrouvé sa pleine vigueur, et bientôt Sacha repartit au galop à travers la taïga.

Après le convoi de marchands, le fauve s'en était pris à des chasseurs de cerfs installés dans des abris de forêts proches d'un autre village. C'est là-bas que le jeune homme se dirigea.

Sacha Yvanovitch arpenta la Sibérie pendant quatre semaines, retraçant minutieusement la progression meurtrière du Tigre. Il croisa la route de dizaines de chasseurs, souvent beaucoup mieux équipés et entraînés que lui. Malgré le nombre impressionnant d'hommes venus traquer la bête – dont la plupart persistaient à s'agglutiner dans le périmètre d'action du félin – Sacha trouvait toujours une maison pour passer la nuit. À chaque fois qu'il frappait à une porte pour demander l'hospitalité, il était chaleureusement reçu et ne manquait jamais de rien, ce qui lui permettait de reprendre des forces pour arpenter les plaines avec la même détermination. Mais son enquête n'avançait guère. L'étude systématique des lieux où s'étaient produites des attaques ne l'aidait en rien, et parmi les centaines de témoignages qu'il avait recueillis, il avait de la peine à séparer la vérité des trop nombreuses affabulations. Le printemps s'installait sur la Sibérie et il était toujours bredouille. En fait, le Tigre n'avait plus fait parler de lui depuis plus de trois mois. À Saint-Pétersbourg, la tension s'était évaporée, on avait remisé les fusils et le Tsar, même s'il maintenait sa prime, ne tenait plus de réunion quotidienne à ce sujet. Le souvenir de « la bête de Sibérie » s'estompait peu à peu au profit des drames politiques qui pointaient à l'horizon.

Les nouvelles circulant mal, surtout dans les provinces reculées, Sacha n'arrivait pas à se tenir informé de la situation dans sa ville natale. Sa seule certitude était que le Tigre ne s'était plus montré depuis le début de l'hiver, mais ignorant tout de l'esprit qui régnait dans la capitale, il se demandait si la Bête n'avait pas déjà été tuée et rapportée au Palais Royal. Il s'imaginait alors le faciès de l'affreux ivrogne qui, par un coup de chance, pouvait maintenant se rouler dans l'or à outrance.

Baignant dans l'incertitude, laminé par des pics de découragement et de désespoir, Sacha décida à la fin mars de rentrer chez lui. Il espérait pouvoir tirer suffisamment d'argent de la vente de son cheval pour payer son billet de train, et, sur la route le menant vers la gare de Kadachka, où il avait débarqué deux mois plus tôt, il s'imaginait sans cesse les visages déçus de ses proches, le voyant rentrer les mains vides. Il allait manquer à toutes ses promesses.

Alors qu'il se dirigeait vers la place du marché dans l'espoir de trouver preneur pour sa monture, il entendit des cris et des gémissements qui firent se cabrer son cheval. Un attroupement se formait près d'une carriole transportant le corps mutilé et déchiqueté d'un homme encore miraculeusement vivant. Des portes des maisons, déboulaient des gens en armes. Le Tigre venait de frapper à nouveau.

Les habitants de Kadachka, décidés à en découdre une bonne fois pour tout avec la bête qui hantait la région depuis des mois, se lancèrent dans une battue sauvage et désorganisée.

La nouvelle victime du Tigre était un paysan rentrant d'un hameau voisin à dos de mulet. Apparemment, le félin avait bondi de nulle part et s'en était pris simultanément à l'homme et sa monture. C'est l'intervention d'un tiers voyageur, suivant de peu le paysan et armé d'un fusil, qui avait mis le « tueur » en fuite par des coups de feu. Visiblement, l'animal préférait ne pas se mesurer aux balles. Effrayé que la Bête ne revienne, le voyageur avait hissé sur son cheval le pauvre homme grièvement blessé, et avait galopé jusqu'à Kadachka.

La ville était en effervescence : alors qu'un prêtre s'occupait frénétiquement du corps désarticulé et ensanglanté, une foule immense progressait vers les lieux de l'attaque. Chacun ayant attrapé à la hâte ce qui lui semblait être sa meilleure arme marchait d'un bon pas, se bardant de courage en donnant de la voix. La procession n'avait ni décideur, ni stratégie, et hormis faire du bruit, ces gens ne faisaient rien de concret pour retrouver le Tigre. Ils ne se sentaient forts qu'en s'agglutinant les uns aux autres, transformant leur expédition vengeresse en une offensive unilatérale et inefficace. Ils savaient bien qu'ils devaient se séparer et former de leur corps une nasse humaine se refermant sur le Tigre. Mais ne l'osaient pas.

Sacha, qui avait laissé son cheval au village, s'était glissé parmi la troupe pour tenter de glaner un maximum d'informations. Des rumeurs qui circulaient, toutes s'accordaient à dire que le Tigre était gigantesque, que ses yeux de feu ne s'écartaient de sa proie qu'après l'avoir égorgée et qu'il ne tuait que pour le plaisir du sang. Yvanovitch s'écarta d'un groupe de débauchés qui balbutiaient d'abracadabrantes leçons d'anatomie, parlant d'un animal à plusieurs têtes et aux pouvoirs mystérieux. Il se dirigea vers un vieil homme qu'il avait cru apercevoir portant la victime au village : il devait en savoir plus que les autres.

– C'est le Tigre qui lui a fait ça ? demanda Sacha d'un ton faussement innocent.

– Ça ne peut être que lui, lui répondit le vieillard.

– Comment ça ?

– Sa méthode est toujours la même. Il s'en prend aux gens sans défense, aux groupes désarmés. Il se met à l'affût, se tapit dans les herbes et surgit sans qu'on le voie… Il sait que ses victimes ne pourront rien contre lui.

L'homme avait parlé d'un ton sec et terrifiant. Ses paroles résonnaient encore dans la tête de Sacha lorsque la foule s'arrêta, parcourue d'un murmure d'effroi : sur le bord du chemin gisait, dans une rivière de sang, le cadavre du mulet que chevauchait le malheureux paysan. Le jeune chasseur se fraya un passage jusqu'à la dépouille et ne put retenir un mouvement de dégoût en la voyant. Ce n'était là ni l'œuvre d'un chien sauvage, ni d'un loup ou d'un fauve quelconque. La tête de l'ovin était presque détachée du corps, décapité d'un coup de patte d'une puissance insensée. De son corps, ramolli et sec, il ne coulait plus de sang, car tout le liquide s'était déjà répandu sur le chemin et dans les herbes fraîchement débarrassées de la neige, dégageant une odeur nauséabonde qui soulevait les cœurs. L'ivrogne de Skolka avait raison : c'était l'œuvre d'un monstre envoyé en Sibérie pour le malheur de l'Homme.

Sacha en avait vu assez : il n'avait plus de temps à perdre avec ces paysans superstitieux dont la cohue donnait une chance au Tigre de se perdre à nouveau dans les steppes. Il courut à grandes enjambées jusqu'au village et remonta sur son cheval. Il le fit démarrer sans ménagement et se dirigea dans la direction opposée à la troupe de villageois. La bête n'était pas loin, c'était une chance unique de la trouver. Lui qui avait tourné en rond pendant si longtemps, à la recherche de pistes et d'indices toujours trop vagues et imprécis, il était maintenant à proximité du Tigre. À portée de main de la richesse. Il n'avait peut-être pas fait tout ce chemin en vain. Il repensa alors au mulet

LIGNE DE FORCE

décapité : cette image lui noua le ventre, terrifié de ce qui pourrait lui arriver s'il ne restait aux aguets et, tout en tenant les rênes de son cheval au galop, il se saisit de son fusil pour se rassurer un peu. Le vieillard lui avait dit que le Tigre ne s'en prenait qu'aux faibles : Sacha considérait désormais son arme, posée en évidence sur la selle, comme le gage de rester en vie.

Le jeune homme continua sans relâche sa course à travers la plaine : il tentait maintenant de réfléchir en Tigre pour mieux le pister. Si réellement il n'affrontait pas les hommes en armes, l'animal fuirait le plus loin possible de cette troupe de villageois excités. Ainsi fit Yvanovitch.

Il remonta un ruisseau jusqu'à ce qu'il devienne rivière et traversa une forêt de pins géants, fuyant le danger des citoyens en colère, comme le ferait le Tigre ; il continua sa chevauchée à travers une large plaine parsemée de bosquets aux couleurs printanières et, alors qu'il tentait par sa nouvelle pensée féline de réorienter avec justesse sa trajectoire, il se sentit, en une fraction de seconde, projeté sur le sol avec une violence inouïe, l'empêchant de faire quoi que soit. Il ne put qu'entendre son cheval hennir et tomber à son tour sur le sol, car un puissant coup venait de lui briser les côtes, lui griffant la chair. Sacha retint un hurlement : le Tigre venait de lui bondir dessus. Tapi dans les hautes herbes, l'animal l'avait attendu pour le mettre à mort, lassé de le savoir à ses trousses. Sacha, étendu sur le sol, la patte droite de la Bête sur son cou, parvenait à garder son sang froid malgré la panique. Il voyait l'une des griffes posée sur sa pomme d'Adam et n'osait même pas déglutir de peur que ce seul mouvement ne lui tranche la gorge. Son fusil n'avait été qu'une protection bien illusoire. Il fut incapable de calculer combien de temps, l'animal et lui se fixèrent. Peut-être une minute. Peut-être une heure. Le Tigre poussa finalement un feulement aux intonations menaçantes, puis relâcha son étreinte et reprit sa course. Il ne s'engouffra pas dans les bois pour se cacher, mais s'élança à travers une vaste plaine, narguant un pays entier de sa suprématie.

Se relevant douloureusement, Sacha, tout ahuri par ce qui venait de se passer, regarda longuement l'éclair orange qui galopait avec une rare majesté. Il s'essuya le front d'un revers de la manche, tremblant de peur et de colère à la fois. Le félin l'avait laissé en vie, et plus qu'un geste magnanime, il le prenait comme un affront personnel. Dans sa tête, résonnaient encore les paroles du vieillard rencontré dans la procession vengeresse : « le Tigre ne s'attaque qu'aux faibles », lui avait-il dit. En se jetant sur lui sans toutefois le tuer, l'animal le ridiculisait. Il se jouait de sa longue enquête, il se moquait de ses stratégies. Il le trouvait plus insignifiant que les enfants et les biques égorgés jusque-là, se refusant à le mettre à mort. Sacha serra les poings de rage : il était donc un faible, un bon à rien. Un condamné à vivre par la volonté de ce Tigre qui aurait dû faire de lui un prince. Dépité, il s'écroula dans l'herbe, des larmes coulant sur ses joues. Depuis des mois il pourchassait cet animal, qui pour finir s'était joué de lui, comme s'il l'avait nargué pendant tout ce temps. Il n'était qu'un misérable prétentieux, il s'était surestimé. Il était à bout de force, physiquement, psychiquement, moralement. Il ne se sentait pas le courage de rentrer à Saint-Pétersbourg, d'affronter les siens. Il ne se sentait pas le courage de retourner à l'atelier de son père et de rester coincé à jamais dans sa condition d'homme modeste. En frottant l'herbe de sa main, il sentit son fusil. D'un geste décidé, il l'attrapa et, regardant les nuages immaculés qui dansaient dans le ciel, il enfonça le canon dans sa bouche. Fermant les yeux, il rassembla sa concentration, lorsqu'une sensation désagréable le perturba. Il sentit un liquide chaud et poisseux lui couler sur le crâne, pénétrant son cuir chevelu. Portant la main à sa tête, il constata que c'était du sang. Lâchant son arme, il se dressa d'un bond, effrayé et dégoûté, et vit le cadavre de son cheval, la gorge tranchée, se vidant de son sang. Il avait complètement oublié sa brave monture, si fidèle pendant cette quête. Le Tigre l'avait égorgée dans l'attaque. Il avait tué le cheval et laissé Sacha en vie : c'en était trop. Le jeune homme se levant, furieux, tira de son fusil un coup en l'air. Comme une sommation à qui voudrait l'entendre. Dévisageant la plaine à travers laquelle avait disparu le félin il se mit à hurler de toutes ses forces : « Mort à toi, Tigre ! Mort à toi ! Je te tuerai ! Je te tuerai ! Je te tuerai ! ».

Et, répétant inlassablement ces derniers mots, il tourna sur lui-même pour que, dans toutes les directions, le vent porte ce message au Tigre. Désormais il était prévenu.

◆

Après ses hurlements furieux contre le Tigre, Sacha Yvanovitch perdit la notion du temps. Seul au beau milieu de la taïga, sans ressource, il marcha au hasard pendant plusieurs heures. Hagard et désorienté, il ne pensait plus qu'à retrouver le félin, sans réaliser que s'il ne trouvait pas un endroit où passer la nuit, il pourrait lui-même être rapidement en perdition.

La nuit tombait et la lune était déjà haute dans le ciel, lorsqu'il aperçut la lumière d'une isba isolée aux allures délabrées. Il la gagna et, tambourinant à la porte, il fut accueilli par un paysan à l'air benêt prénommé Tchevtchenko, sa femme et ses trois filles. Le jeune chasseur n'eut pas à discuter longuement pour recevoir l'hospitalité : hystérique, effaré, la chemise déchirée et survivant du Tigre le terrible, son état lui aurait ouvert n'importe quelle porte. Il reçut à manger et la femme lui proposa de l'examiner afin de s'assurer qu'il ne souffrait d'aucune mauvaise plaie dont il ne se serait pas rendu compte. Déclinant poliment l'offre, il demanda simplement à pouvoir aller se reposer, épuisé par les évènements.

Le paysan le fit coucher dans une grande pièce commune dans laquelle dormait toute la famille, et Sacha, se calant sur un sommaire matelas de paille, ferma les yeux, ravi de pouvoir, le temps d'une nuit, oublier ses malheurs. Mais, alors que tous ronflaient, le sommeil ne venait pas. Il ne pouvait s'empêcher de penser au Tigre. Il voulait le voir mort, il voulait le dépecer et faire une cape de sa peau. Il voulait plonger dans une baignoire remplie d'or, confortablement installé à Saint-Pétersbourg, loin de cette maudite Sibérie. L'insomnie le força à se concentrer sur l'objet de sa quête : maintenant qu'il se savait proche du Tigre, il devait en finir une bonne fois pour toutes. Mais comment s'y prendre ? Le chasser et le traquer comme il l'avait fait jusqu'à maintenant ne servait à rien. Il l'avait vu aujourd'hui. Il devait donc utiliser la ruse, se montrer plus habile et malin que sa proie. Il lui fallait imaginer un stratagème. Il réfléchit longuement et ébaucha divers plans d'action mais sans grande conviction, puis, soudain, il esquissa un large sourire : il venait d'avoir une idée. La meilleure qu'il n'avait probablement jamais eue.

Enfin, Sacha put s'endormir, apaisé et bienheureux qu'il était de se savoir en passe de rapporter la dépouille féline au Tsar. Il dormit si profondément qu'il ne sentit pas le soleil du matin pointer sur son visage, ni n'entendit la famille de Tchevtchenko qui se levait. C'est ce dernier qui le réveilla au milieu de la matinée, inquiet de voir le jeune homme encore endormi. Il l'avait d'abord cru mort, bien qu'il entendît clairement le souffle de sa respiration. Il entreprit d'en avoir le cœur net en le secouant sans ménagement et fut soulagé de le voir ouvrir les yeux.

– Comment te sens-tu ? s'enquit le paysan.

Yvanovitch ne répondit pas à la question, trop impatient de mettre son plan à exécution.

– Es-tu riche ? demanda-t-il cyniquement en contemplant l'intérieur misérable de la maison et les vêtements déchirés de son hôte.

– Ma foi, non… répondit Tchevtchenko de son air ahuri et innocent.

– Veux-tu devenir incroyablement riche ?

– Ma foi, oui…

Les yeux du paysan trahissaient une totale incompréhension. Sacha lui révéla alors ses intentions :

– Si toi et ta famille m'aidez à tuer le Tigre, je vous offre la moitié de la récompense…

L'offre de Sacha était impossible à refuser ; Tchevtchenko avait des pièces d'or dans le regard.

– Comment pourrions-nous nous rendre utiles ? interrogea le benêt.

– Le Tigre ne s'attaque qu'aux personnes sans défense. Vous allez servir d'appâts !

◆

L'idée avait, dans un premier temps, effrayé le paysan. Puis, les paroles habiles de Sacha avaient fini par le convaincre. La moitié du poids du Tigre en pièces d'or était un argument non négligeable. Voilà qui suffirait à sortir la famille de la misère pour de bon. De plus, le plan qu'avait élaboré le jeune chasseur paraissait efficace et sans danger : à la tombée de la nuit, Tchevtchenko et sa famille s'installeraient dans l'herbe à côté de leur maison, y allumeraient un petit feu de camp et feraient mine de profiter des premières douceurs des soirées de printemps. À une vingtaine de mètres d'eux, dissimulé derrière une fenêtre de la vieille bâtisse de bois, Sacha attendrait patiemment que le Tigre approche. L'absence de bosquet près de la famille empêcherait toute attaque surprise. À la lueur du feu, le garçon aurait tout le loisir de voir le fauve approcher et pourrait alors l'abattre d'un coup de fusil avant qu'il n'ait eu le temps d'approcher la famille.

Sacha était particulièrement fier de son plan, et il attendit impatiemment la tombée du soir. Lorsqu'il jugea le moment propice, il fit signe aux paysans de se mettre en place et monta au grenier. Il s'étendit sur le sol et introduisit le canon de son fusil par la vitre cassée de la lucarne. Fermant un œil pour mieux viser, il garda en joue le périmètre où la famille prenait place. Le Tigre ne pourrait pas lui échapper. Il regarda avec amusement les cinq personnes s'étendre dans l'herbe et chanter sans grande conviction, la gorge serrée par la peur, autour du feu que venait d'allumer Tchevtchenko. Ils étaient pétrifiés, mais l'enjeu était trop grand pour refuser. Ils pourraient enfin manger à leur faim, dormir dans des draps de soie et porter des vêtements neufs chaque semaine.

De son poste de garde, Sacha attendit sans relâche la venue du Tigre. Mais en vain. Le chasseur avait eu d'abord un long moment d'excitation, sursautant à la vue d'un mulot et, plus tard, d'un renard. Puis, il avait commencé à s'ennuyer et imaginait le pire : le fauve pourrait ne pas se montrer, ni ce soir, ni jamais. Il était peut-être désormais dans une toute autre région Sibérienne.

Yvanovitch patienta jusqu'à l'aube. Voyant la famille qui somnolait sur l'herbe humide, il s'endormit lui-même quelques instants, et renonça finalement lorsque le soleil se leva.

Tchevtchenko était encore tremblant de peur lorsque Sacha descendit de son poste pour le rejoindre.

– C'est trop angoissant ! dit-il. Nous ne le referons plus !

– Réessayons encore ce soir, supplia le garçon. Ne veux-tu pas devenir riche ?

Une fois de plus, ces paroles parvinrent à convaincre le paysan. Et le soir venu, la famille reprit place dans le pré, et Sacha dans le grenier.

C'est une nuit étoilée qui enveloppa la Sibérie ce soir-là. Un ciel d'encre avec des étoiles de diamants qui éclairaient le pays. Le cœur battant, Sacha n'eut pas à attendre longtemps : une heure après que Tchevtchenko et les siens avaient pris place, la lune trahit dans son reflet la robe zébrée du Tigre, tapi à une vingtaine de mètres de la famille, invisible, se fondant dans le paysage. Sacha reconnut le félin ; même sans le voir il l'aurait reconnu. Après des mois de quête, il tenait enfin à sa merci l'animal qui allait le rendre riche. La chance qui lui était donnée était unique ; il ne pouvait pas la manquer. Son crâne était martelé par l'accélération de son flux sanguin, ses mains tremblantes et moites. Ajustant sa visée, Sacha Yvanovitch posa son index sur la détente : le Tigre était à lui. Pourtant, il ne tira pas. Il n'avait pas fait tous ces efforts pour n'avoir que la moitié de la récompense. Le sacrifice de ces misérables moujiks ne serait pas une grande perte. À travers le viseur de son arme, il regarda le Tigre ramper sans bruit jusqu'à la famille. L'animal s'immobilisa un instant à trois mètres d'eux, et bondit soudainement, éclair meurtrier dans la nuit tranquille. Utilisant ses canines comme des faux, agitant ses griffes comme des sabres, il massacra Tchevtchenko, sa femme et ses trois filles. Sacha vit les corps se briser, la peau se déchirer et le sang se répandre sur l'herbe. Ce n'est qu'à ce moment qu'il fit feu.

Dans une déflagration assourdissante, amplifiée par le vide du grenier qui agissait comme une caisse de résonance, une première balle atteint le Tigre à la poitrine. Le chasseur, poussant un petit cri de triomphe, rechargea rapidement et tira à nouveau, touchant le félin au même endroit. Malgré ses blessures, l'animal détala à toute vitesse et disparut dans la nuit. Sacha, descendant en trombe des combles, se précipita dans la prairie. Ne faisant aucun cas des cadavres qui jonchaient le sol, il repéra rapidement la traînée de sang laissée par le Tigre, et la suivit. La nuit l'empêchait de distinguer clairement le filet rouge, mais dopé par un afflux d' adrénaline, il courut si vite à travers les herbes hautes qu'il rattrapa le Tigre qui progressait douloureusement. Craignant un volte-face de l'animal, Sacha garda ses distances et tira encore à deux reprises sans vraiment viser, trop nerveux pour se concentrer. Il ignorait s'il avait atteint ou non sa cible mais bientôt, il vit le Tigre s'affaisser dans les broussailles. Lâchant un cri victorieux, le jeune homme s'approcha prudemment, tenant fébrilement son fusil. Mais alors qu'il croyait tenir le Tigre, celui-ci bondit de derrière lui et le projeta au sol. Le fusil vola dans un bosquet, et d'un coup de patte rageur, le fauve déchira l'abdomen de Sacha qui poussa un hurlement de douleur. Son sang se mêlait à celui du Tigre, ne faisant des deux rivaux plus qu'un seul animal. L'air frais du printemps s'engouffrait dans sa plaie béante et lui léchait les entrailles ; il sentit alors son bras droit se démettre et ses os craquer : debout sur lui, le félin venait de refermer sa mâchoire sur son épaule. La souffrance défigurait Sacha mais, rassemblant ses forces, il porta sa main gauche à sa jambe et, relevant son pantalon, il attrapa son poignard, dont le fourreau était attaché à sa cheville. D'un geste désespéré, il planta la lame dans le ventre du Tigre et la remonta tant qu'il put. Eventré, l'animal s'écarta brusquement du chasseur en haletant, perdant tout son sang. Il essaya de se traîner sur une dizaine de mètres, avant de vaciller et de s'écrouler.

Son poursuivant, gémissant, à moitié inconscient, se releva et s'approcha à grand-peine de l'animal. Le Tigre, énorme, était étalé dans l'herbe fraîche qu'il tachait de son sang. À côté de lui, Sacha, mortellement blessé, s'était effondré à son tour. Gisant côte à côte, ils se regardèrent, les yeux dans les yeux, toute la nuit. Puis, au petit matin, ils moururent.

Joël Dicker

LIGNE DE FORCE

Nicolas Ancion à la question

© Dominique Houcmant

Nicolas Ancion est écrivain, journaliste, papa et bien d'autres choses. Il est né à Liège en 1971. Auteur à ce jour de sept romans pour adultes, de quelques autres pour adolescents, de bouquins de poésie et de pas mal d'autres choses en radio, en papier et sur le Net, il tient plusieurs blogs et voyage souvent. Il a habité tour à tour Montréal, Bruxelles, Madrid, Liège puis l'Aude, enfin, dans un petit village à côté de Carcassonne, où il s'installe en 2007. C'est de là qu'il consacre désormais son temps à l'écriture. Ses livres sont pour la plupart disponibles en poche aux éditions Pocket. Récompensé par le PIJA en 1989 et 1991, Nicolas Ancion s'adresse pour *La Pije* aux jeunes auteurs d'aujourd'hui.

P comme Prix : en écriture, est-ce important ?

Et comment ! Les vrais prix littéraires, c'est-à-dire ceux qui récompensent des textes et non les auteurs qui les ont pondus ou les éditeurs qui les ont imprimés, sont des cadeaux magnifiques pour les auteurs. Ce sont de vrais encouragements à poursuivre, à creuser, à aller plus loin et plus fort, dans l'écriture.

I comme Imposition : y a-t-il un « truc » pour canaliser (ou susciter) la créativité ?

Il en existe des centaines : chaque écrivain peut fournir une liste détaillée. Je connais tous ces trucs car je sais que ce sont eux que je n'utilise pas et qui expliquent pourquoi je n'écris pas aussi efficacement que je le voudrais.

Parmi les meilleurs conseils, à mes yeux :

1. Écrire tous les jours, quoi qu'il arrive.
2. Idéalement, se lever tôt et commencer par ça.
3. Se rappeler qu'il n'y a jamais de bonnes idées en littérature ; il n'y a que de bons textes. Tant que l'idée n'est pas écrite et coulée dans des phrases, elle ne relève pas de la littérature. Tous ces gens qui prétendent avoir de bonnes idées de roman ont sans doute de bonnes idées mais elles marcheront aussi bien pour le cinéma ou la bande dessinée. Un bon texte, ce sont de bonnes phrases.

J comme Joker : une déclaration à faire à la postérité ?

Tout a été résumé par Henri Michaux en une seule phrase : « Même si c'est vrai, c'est faux. » Je ne peux pas mieux dire.

A comme Auteur : que recouvre ce terme pour toi désormais ?

Auteur, c'est désormais à la fois mon métier et ma passion. J'ai le bonheur de faire au jour le jour ce qui me plaît le plus, l'activité où je me sens le plus libre, en exploration permanente. Un auteur, pour moi, c'est quelqu'un qui fait exister l'invisible grâce aux mots : autant dire que beaucoup de gens qui écrivent des livres aujourd'hui ne relèvent pas de ma définition de l'auteur...

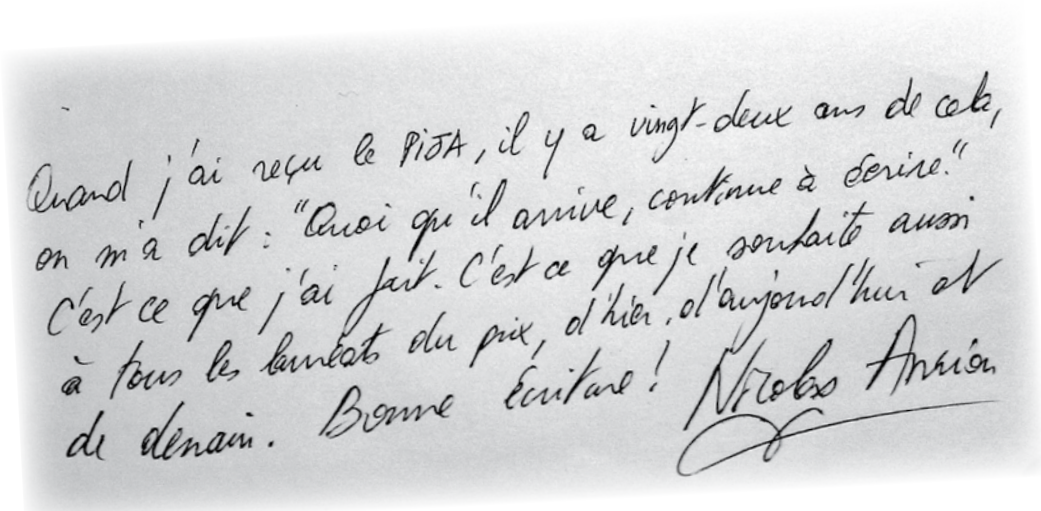
Enfin : que dirais-tu à un jeune souhaitant s'adonner à l'écriture ? Encouragements ? Dissuasion ? Prudence ? Modestie ? Impertinence ?

Toujours le même conseil : quoi qu'il arrive, il faut continuer d'écrire. Et, dans le même sens, ne pas confondre écrire et publier. Écrire est un bonheur, publier un parcours du combattant. Pour un texte édité, il y en a plus de mille, achevés, dactylographiés, relus, reliés, qui sont refusés par les éditeurs. Si seule la publication donnait du sens à l'écriture, cela ferait 999 malheureux pour un auteur radieux. La réalité est heureusement bien différente : on peut aujourd'hui écrire, échanger à travers l'écriture, sans passer par la publication. Et l'inverse est tout aussi vrai, on peut être publié et frustré, malheureux, déçu…

Si l'on écrit parce qu'on a envie de donner naissance à des histoires, à des textes, on ne peut être déçu que par soi-même (ce qui est excellent, car c'est ainsi qu'on en vient à se surpasser). Si l'on écrit pour pondre des livres, pour être riche ou célèbre, alors mieux vaut s'inscrire dans une émission de télé-réalité ou montrer son cul à la télé. On trouvera alors sans peine un éditeur pour publier ses manuscrits, on en vendra des piles entières et sera passé à côté de l'essentiel. Quel essentiel ? Personne ne peut répondre pour vous, c'est à vous de le trouver !

Bonne écriture !

Propos recueillis par Jean-Philippe Ayer


Quand j'ai reçu le PIJA, il y a vingt-deux ans de cela, on m'a dit : "Quoi qu'il arrive, continue à écrire." C'est ce que j'ai fait. C'est ce que je souhaite aussi à tous les lauréats du prix, d'hier, d'aujourd'hui et de demain. Bonne écriture ! Nicolas Ancion

www.nicolasancion.com
ancion.hautetfort.com

Sous les pavés, la page

Quatre jours en Vallée d'Aoste en compagnie des lauréats du PIJA 2012

En 2012, des centaines de jeunes ont tenté leur chance au PIJA. Le jury a eu fort à faire pour départager ces lettres et pièces de théâtre venues des quatre coins de la francophonie. Pour les huit lauréats à avoir fait le voyage d'Aoste, en novembre 2012, il s'agissait d'une chance et d'une expérience hors du commun. Retour sur ce week-end mémorable dans la vallée du temps et de la pierre.

PAR DANIEL VUATAZ

> À *l'heure des au revoir, c'est vous qui remerciez chaleureusement ces intrus auxquels vous devez l'épilogue paisible d'un dimanche pluvieux de novembre.*
>
> Angélique Botti, *Plaisirs au pluriel* (L'Hèbe, 2012)

Où le PIJA commence-t-il ? Les quatre jeunes hommes et les quatre demoiselles assis en bordure du petit tea-room trop éclairé de l'aéroport de Genève, à deux pas du *meeting point* ce jeudi de novembre, viennent de loin. Physiquement, mais pas seulement. Au commencement, ils n'étaient que des numéros garnissant des classeurs fédéraux. Puis ils sont devenus des noms. Les voilà rassemblés, en chair et en os, l'espace d'un week-end allongé. C'est toujours « quelque chose », me glisse l'Éditeur, rompu à l'exercice, en avalant son espresso.

Liza, par exemple. Elle débarque de Belgrade, mais elle vient de Riga, en Lettonie, au bord de la mer Baltique. Son texte parle de Bretagne, et son cœur est russe. Elle représente cette jeunesse européenne cosmopolite, post-1989, indépendante, instruite, avide d'échanges. Son avion est arrivé plusieurs heures avant les autres. Du coup, elle a sillonné Genève, infatigable dans les rues fraîches, d'un bout à l'autre des rives du Léman.

Que dire de Maria Sol ? La première fois que je l'ai rencontrée, c'était en 2010, à Montana, sous des mètres de neige et de ciel blanc. Elle arrivait d'Argentine et posait pour la toute première fois sa valise en Europe. Si elle l'avait pu, elle aurait avalé la neige des hauts glaciers. « Le PIJA fait voyager », Maria Sol en est la preuve. Cette année, l'Argentine découvre l'autre versant de ces Alpes enneigées.

Côtes à côtes, Abigaïl et Alexandre observent. Eux, ce sont les Français. Ils sont accompagnés d'Angélique, la lauréate de l'année passée. « Le PIJA, c'est un tremplin », voilà ce qu'elle est venue dire, Angélique, avec sa jolie bouille en noir et blanc sur son livre tout neuf, publié dans la foulée.

Thibault, Virginie et Lucien, pour le moment, sont les moins dépaysés. Quoique, depuis leur « lointain Valais », leur « paisible Fribourg », ils semblent avoir déjà franchi quelques frontières mentales.

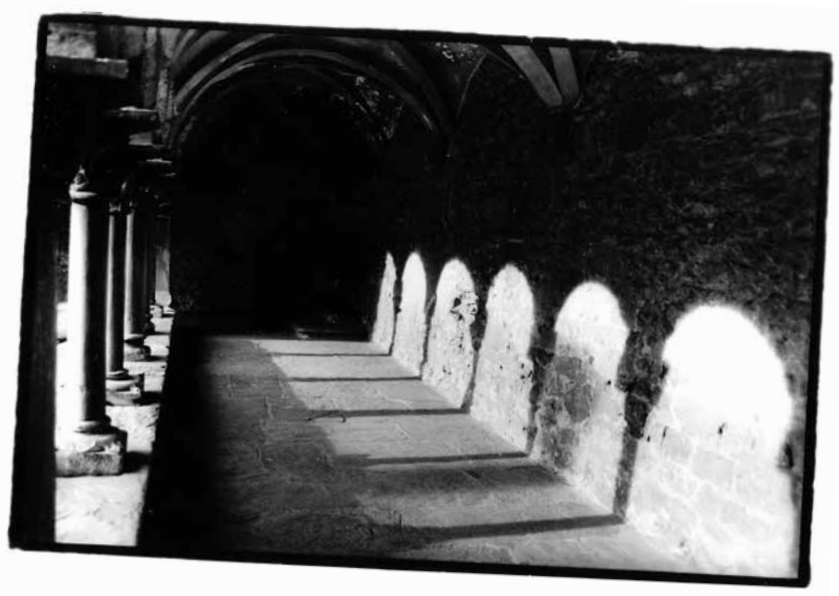
Arnaud nous attend dans son fief d'Aoste. Je l'imagine une montre gousset dans la main, lascivement étendu dans un bar à champagne, parce que son nom à particules francophiles évoque la grande diplomatie. Le PIJA commence-t-il à l'aéroport ? Pas tout à fait, donc.

Quelques heures plus tard, nous nous trouvons dans la petite chapelle-musée Saint-Laurent d'Aoste, en plein milieu du vernissage de l'exposition de bois sculptés et bas-reliefs d'Erik Fisanotti. « J'ignorais même qu'il était possible d'être kitsch avec du bois », me souffle Lucien, au milieu de ces « tableaux » d'une finesse inouïe. Les autres lauréats nagent dans la foule, et c'est la première vraie image que je développe d'eux. Ils font de leur mieux pour paraître intéressés, circulent par deux ou trois le long de la grosse porte de bois et guettent la silhouette de l'Éditeur, encore tellement intimidante. Après un discours officiel qui ne les concerne pas et qui est en italien, un photographe indépendant demande aux « jeunes écrivains primés » de se rassembler devant un bas-relief représentant un ours traqué par quatre chiens et deux hommes armés de fourches. C'est la première photo de famille. À droite, Napoléon revient de la Bérézina. À gauche, l'Editeur, subjugué devant une représentation fidèle d'un coucher de soleil sur le mont Blanc – toujours en bois, donc –, m'explique, à mi-voix, qu'à Charmey aussi « il faudrait se lancer dans le bois sculpté ». Les premiers rires, le premier effet de groupe. C'est potentiellement ici que commence cette histoire. Il s'agit d'une histoire collective.

Que manque-t-il encore ? De la nourriture, du vin, de la bière spéciale. Et des livres, évidemment. Ce sont les vrais attributs du PIJA. Contre la vitrine du Café-librairie d'Aoste et le soir qui tombe, une petite table présente justement une vingtaine d'exemplaires du recueil d'Angélique. Les flashs des appareils photos rebondissent contre les verres de rousse, d'ambrée, de blanche. Les *Plaisirs au pluriel* de la Bourguignonne ont assez de simplicité pour occuper l'espace de la petite librairie sans encombrer la décoration. La lauréate 2011 s'installe dans une chaise transparente et lit sa « crème brûlée », d'une petite voix claire. Elle a des pantalons jaunes, un veston à col. L'année passée, à Oradea, dans une volute de condensation frigorifiée, l'Éditeur me confiait son projet de publier ses textes. C'est aujourd'hui chose faite ! Quand un flash crépite, Angélique lève le regard et perd le fil de sa lecture. Les jambes croisées, elle papillonne des paupières, s'adresse à nous : « Des dizaines de livres et d'auteurs passent ainsi entre vos mains. Les jambes douloureuses, les yeux fatigués, la tête saoulée, vous rejoignez la sortie. Dehors, il fait nuit. »

La dernière fois que le PIJA s'est arrêté à Aoste, c'était en 2007. J'étais du voyage. Aujourd'hui, entre les vieilles pierres voûtées de l'Osteria dell'Oca, face aux immenses bouteilles de rouge alignées sous le plafond bas, les souvenirs reviennent. À quel moment, pour moi, le PIJA avait-il vraiment commencé ? À la réception de cette fameuse lettre, à l'aube d'un été caniculaire, qui m'annonçait que mon texte avait retenu l'attention du jury de présélection ? Avec cette seconde lettre, en août, qui m'expliquait – je l'avais relue dix fois pour en être sûr – que je faisais partie des lauréats et que j'avais « gagné » un week-end unique dans une vallée italienne dont j'ignorais tout ? Avait-il commencé lorsque j'avais, pour la première fois, serré l'immense main droite de l'Éditeur et levé les yeux au-dessus de lui, distinguant dans un même mouvement les Alpes italiennes et le ciel trop bleu et trop éblouissant ? Ou mieux, au moment de rencontrer Nicolas, Élodie, Thelyson, Yoann, Julie, Océane, Mariangela, Noé et tous les autres noms-visages de « ma » volée, de m'asseoir à leur table, de profiter de ces quelques heures hors du temps ? Et si « mon » PIJA avait lui aussi commencé à l'endroit où nous nous trouvons tous aujourd'hui : autour de cette grosse table garnie, sous la lumière tamisée et les arches humides du caveau dell'Oca ?

Ce jeudi soir de novembre 2012, la vénérable table propose des dizaines de *pizze*. Lucien (« le luxe et la lumière », je le constate) a posé sa veste à capuchon Inuit sur le dossier de sa chaise. Il magnétise les conversations. Certes, c'est le lauréat de ce week-end, mais cela n'explique pas tout. Lucien a l'humour et le charme qui conviennent pour centraliser les regards et les discussions. Évidemment, je ne sais pas encore, à ce moment, que Lucien est aussi comédien. À côté de lui, Thibault se plonge dans de profondes extases



Lucien et Arnaud scrutent la pierre

EN PREMIÈRE LIGNE

à l'évocation de ses futurs voyages. Virginie observe mais je sais qu'elle n'en pense pas moins. Alexandre reste coi et écrit dans sa tête. Arnaud (« l'aigle qui gouverne », voilà ce que signifie son nom, nous apprend-il avec une modestie toute piémontaise), devise fastueusement de Louis XVI, de la Révolution, des mouches sur les joues des nobles et de Fouquet, le personnage de son maître texte. Liza et Maria Sol fabriquent des cocottes en papier. Le décalage horaire fait des ravages.

Je jette un œil à l'autre bout de la table, celui des organisateurs (Abigaïl s'est habilement insérée dans les discussions « adultes »), et je constate que le vin a le même effet qu'à notre bout de table : tout le monde paraît plus rose qu'avant, plus souriant, et surtout, plus éloigné des heures qui tournent. Et de la nuit qui vient. Le charme opère, doucement.

VENDREDI

Notre guide, ce petit matin tiède sur le trottoir de l'hôtel, s'appelle Joseph Rivolin. Il est jeune retraité et se réjouit d'être avec nous « pour produire quelques blagues devant les monuments ». Mais c'est surtout un directeur de bibliothèque, et l'Aoste romaine n'a pas de secret pour lui.

Lucien, maintenant que je peux l'observer à la lumière de la deuxième journée, dans le petit carré de verre de mon appareil photo, dévoile son mélange : Robert Pattinson, Casey Affleck et Hugh Grant (très jeune). Essayez, je vous jure que ça fonctionne. Assez satisfait de ma trouvaille, je me concentre sur les histoires de Joseph Rivolin et longe avec le groupe les vieilles pierres éclatantes devant le ciel violet. Les couleurs de l'automne sont encore partout, avant la neige. La Restitution poursuit son vaste programme en Vallée d'Aoste. Il y a des échafaudages. Le théâtre et l'église ancienne ont servi de carrière de pierres par le passé, crois-je comprendre. Il y a un peu de noblesse romaine dans tous les bâtiments de la ville, du coup, un peu de transfusion minérale. Cette « bâtardise » citadine me plaît. La température est agréable, le guide volubile. Il y a des crottes de chiens sur les trottoirs, mais même cela a quelque chose d'antique.

L'intimité des trajets en bus permet d'approfondir certains portraits. C'est en tout cas ce que je me laisse croire. En route pour un nouveau banquet du côté de la Porte prétorienne, je m'assieds donc à côté de Maria Sol. J'aimerais qu'elle m'explique. Qu'elle m'apprenne pourquoi son texte, aussi impénétrable soit-il, possède un tel pouvoir d'attraction et de nouveauté. J'aimerais qu'elle me dise, précisément et sans matière cryptée, les vrais tenants et aboutissants de sa pièce de théâtre politico-argentine. Mais voilà, Maria Sol est libre, fascinante, elle me balance ses yeux de foudre, remet son casque d'écoute sur les oreilles, réajuste son sixtus et me tourne le dos. Pendant le reste du trajet, elle bouge en rythme, contre les vitres arrière, exactement comme si je n'étais qu'un homoncule. Je crois qu'elle écoute Trénet. Je ne lui en veux pas. Elle sait garder sa recette. Je me rabats sur le paysage. Les montagnes que nous longeons sont celles du Valais, vues depuis l'autre côté. Nous avons passé *through the looking glass*, pour de bon.

Elle est étonnante, cette vallée. D'un côté, il y a un amour et un prestige du vieux pavé (la vaste entreprise de restauration du passé romain est omniprésente) et puis, de l'autre, une modernité éclatante. Le meilleur exemple, c'est au château Gamba de Châtillon que je le trouve. Les collections d'art de ce musée, récentes au possible, embrassent le pop art, l'abstraction, l'art conceptuel, sans régionalisme aucun. Gary Peacock me mire du fond d'une salle lumineuse, accouplé à sa contrebasse sur une immense toile de jute. Le verre des escaliers et la vieille pierre des murs se côtoient. Les puits de lumière sont fréquents. Il n'y a que dans certaines vallées endormies des Grisons que je connais de telles réussites architecturales, un tel assemblage de neuf et d'ancien, une parfaite symbiose. La plus haute pièce de ce musée devient la plus belle salle d'exposition. Le paysage valdôtain transparaît, dans toute sa profondeur, par quelques fenêtres-tableaux rectangulaires. Le regard se perd sur ce Valais sans vigne, serré et tortueux, dans le mauve du soir. Un paysage qui, lui non plus, n'a absolument rien de « régional ».

La carte du régionalisme est par contre brandie à Arnad, où nous débarquons quelques minutes plus tard. Le programme officiel nous annonce une « Visite de la charcuterie artisanale Maison Bertolin ». Alexandre s'imagine déjà l'heureuse famille d'artisans en tabliers sur le perron, Thibault entrevoit la petite salle où un groupe de jeunes filles assaisonne de beaux saucissons à l'herbe fraîche, Abigaïl sourit à l'idée de caresser les bêtes qui paissent paisiblement dans un champ à peine clôturé… En fait de cela, projeté sur le mur d'un couloir trop long dans une usine blanche, nous avons droit à un documentaire. Il nous montre de grasses Valdôtaines coupant de la bidoche au sécateur. Ici, la boutique est principalement garnie de produits surgelés. Et la vendeuse, je le jure, parle avec un accent de l'Est.

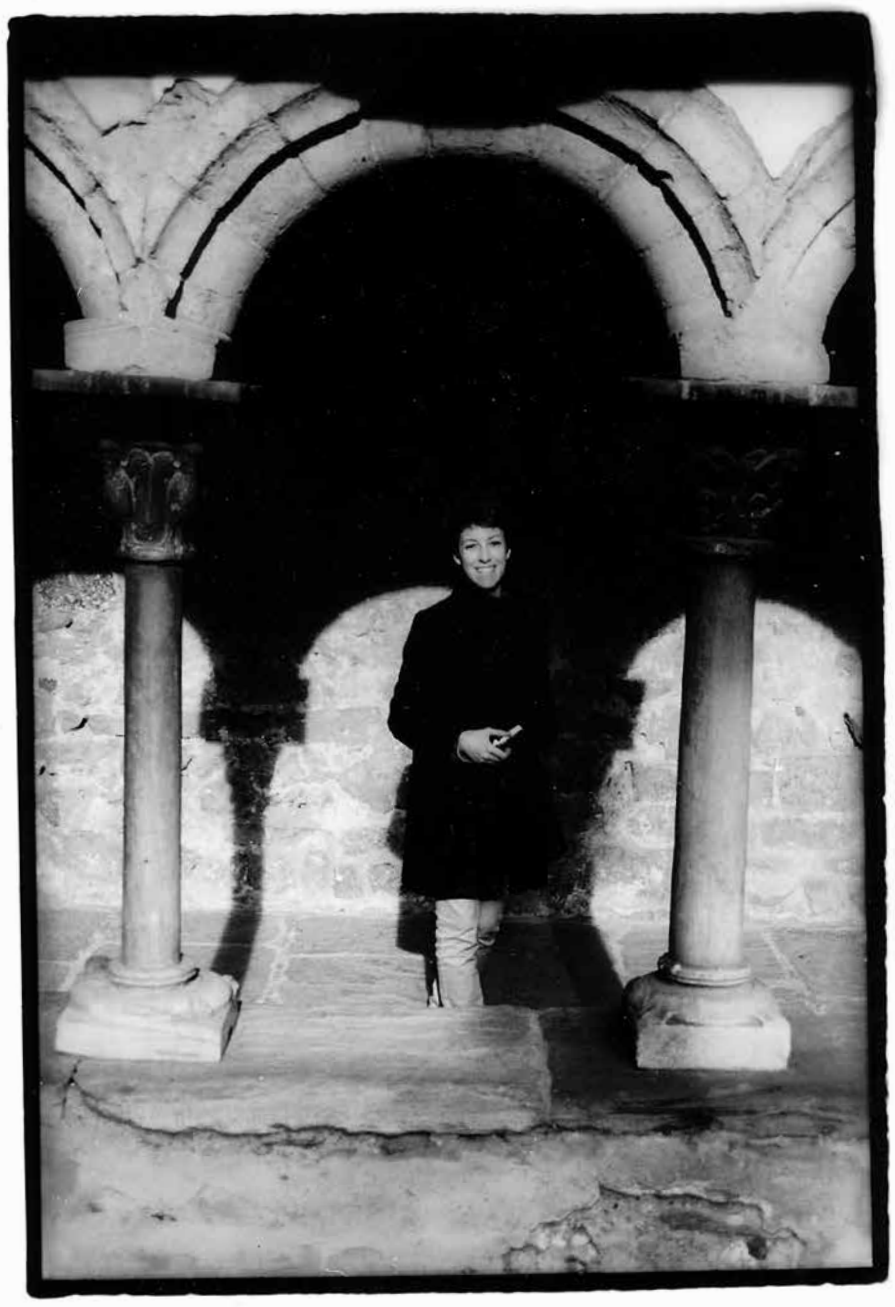
Mais qu'importe, parce qu'à quelques mètres de cette « usine locale » s'élève le Dinus Donavit Hall, l'immense superbe chalet qui héberge la remise des prix. Les lauréats sont pour l'instant volontairement retenus dans la boutique de la charcuterie (voilà donc ce qui explique la lenteur de cette caissière slovaque), alors que les dernières tables rondes sont disposées dans le chalet. Un groupe de comédiens, en noir et blanc, règle les derniers détails avec les musiciens. Les organisateurs croisent les doigts. Il y a du public, des officiels. L'Éditeur est déjà assis, un verre de blanc doré à la main.

Comment rendre compte d'une cérémonie aussi vocale sans parler dans le vide ? Focalisons-nous sur les détails, et sur les visages des lauréats. Sous l'inventivité colorée de la clarinette basse et de la flûte traversière, grâce à la délicatesse et au léger exotisme des accents italiens, les textes prennent la forme de globes autonomes. Des univers. Lucien écarquille les yeux et semble positivement troublé lorsque la muse désenchantée et le vieux tigre de sa *Jeune fille et les néons* s'affrontent devant lui, assis sur une table, les jambes dans le vide. Maria Sol se tortille de gêne et de plaisir sur sa chaise-tabouret alors que trois comédiens se baladent dans son absurde Argentine collective en hurlant les mots colorés de *Pliez les banderoles.* Thibault a la bouche ouverte quand l'interprète de sa lettre-poème monte sur une table pour étourdir la salle d'un flux de syllabes… J'ai, à ce moment-là, comme Abigaïl, Liza, Arnaud, Virginie et Alexandre qui attendent impatiemment que leur texte prenne vie à leur tour, le sentiment que le PIJA 2012 commence réellement.

SAMEDI

Je me lève tôt ce samedi, en compagnie de Chantal. En moins de temps qu'il ne faut pour le lire, nous nous retrouvons dans le dédale de moquette de la Bibliothèque régionale d'Aoste. Le samedi, au PIJA, c'est le jour de l'atelier d'écriture. Les lauréats rencontrent Sisyphe : à peine les textes primés ont-ils été lus qu'il faut recommencer. Il faut écrire. Il s'agit d'un atelier à huis clos, auquel les organisateurs n'assistent jamais. Chantal y transmet ses vieilles recettes, transforme une rangée de lauréats fatigués par les aléas de la soirée précédente en bêtes d'écriture déployée. Tiens, justement, nous n'en saurons pas plus sur cet atelier-ci, mais le hasard faisant bien les choses, quelqu'un met vite la main, dans la salle en question, sur quelques vieux volumes du PIJA qui prennent la poussière. « Le Tigre », d'un certain Joël Dicker, circule de mains en mains. On veut voir la bête, la peser. Et se sentir, à l'image de Joël, lorsqu'on n'a pas vingt ans, capable de tout. Absolument tout.

La vague de l'écriture a déferlé, les huit lauréats n'ont plus de secrets les uns pour les autres. Les visites du samedi se succèdent, comme des marées. Mentionnons Jovençan et sa Maison des anciens remèdes, juste pour rappeler qu'Alexandre et Thibault manient le pilon médicinal avec classe, et qu'il est possible, avec les bonnes plantes et le bon dosage, de



Angélique au cloître

Arnaud, l'aigle qui gouverne

fabriquer son propre dentifrice sec à base d'argile blanche ou son baume labial avec de la cire d'abeille. Évoquons aussi la Cave des Onze Communes d'Aymavilles : l'atmosphère frisquette de sa terrasse ombragée, le vent qui transperce les minces pulls de coton, l'ampleur de ses cuves de métal et la dégustation, enfin, dans la partie chauffée du bâtiment. Virginie n'en revient toujours pas de trouver ici de la Petite Arvine : « Elle n'en a que le nom ! » Une machine automatique distille ses dosettes de breuvages variés, que nous goûtons avec du fromage et du saucisson de la région. Le muscat, sucré et doré, récolte tous les suffrages.

Le car, sous un petit crachin d'obscurité, nous dépose à la Croix Blanche d'Étroubles, vaste relai à viande sur la route du tunnel alpin. C'est la dernière soirée. Sur de grandes ardoises bouillantes, des piles de tranches de poulet et de porc grillent. On porte des toasts à tout et n'importe quoi. La table est immense. Du côté de Liza et de Lucien, la conversation s'emballe sur fond de Guerre froide, de Balkans et de clash des pensées européennes. Arnaud et Alexandre sont positivement ivres. À l'abri du temps et des regards, le PIJA 2012 atteint le cœur de son intensité. Thibault ne perd pas une goutte des phénomènes qui agitent la vallée, ce soir sans lune, et me chuchote ses conclusions à l'oreille :

Personne n'avait prévu que, mon voisin, rompant son grissino en deux courtes pailles, provoquerait un imperceptible sursaut chez son voisin, celui-ci même, parcouru d'un fin frisson, tendit son bras qui alla cogner sans bruit contre le mur en pierre de la cave où nous mangions. Personne ne remarqua la secousse qu'avait causé le choc, ni la poussière qui tomba du plafond sur les assiettes. Personne non plus ne ressentit la vibration qui se propagea dans les sous-sols d'Aoste (sauf un vieux à bicyclette qui faillit trébucher), ébranla les fondations des immeubles, perturba les canalisations et fit vaciller dangereusement une colonne du Cryptoportique. À ce moment-là, un gardien fit une moue inhabituelle. Et lorsqu'il remonta les lèvres pour reprendre une posture buccale à peu près normale, c'était comme si les voûtes avaient voulu l'imiter et essayer de redresser leur grimace pétrifiée. La douleur fut atroce et leur arracha un cri terrifiant. Le sol se mit à gronder et le pavé valdôtain à claquer des dents. Tout ne fut l'affaire que de quelques secondes. Une fissure déchira le plan hippodamien de la ville et presque rien n'y échappa : la place Chanoux, la collégiale de Saint-Ours, l'église Saint-Laurent, le théâtre romain et la boutique de chocolat : ne resta plus qu'un amas de ruines, une nouvelle montagne en quelque sorte. Dans la cave, pas un n'aurait imaginé la catastrophe provoquée par ce geste imprévu. Juste un verre de vin rouge renversé, coula une larme indétachable.

L'Assesseur régional, témoin impuissant du désastre, inclina la tête. Totalement déprimé, il évacue depuis son chagrin en se gavant de charcuterie et en se saoulant à la tisane de millepertuis.

À minuit, guère plus vaillants que le pauvre Assesseur, les ventres pleins et les yeux fatigués, nous demandons la trêve. Presque naturellement, sans protestation, tout le monde s'engouffre dans le bus qui redescend en silence jusqu'au fond de la vallée éteinte. Il y a bien une dernière soirée, de dernières discussions, de dernières folies en ville, mais vous n'en saurez rien. Moi non plus, d'ailleurs.

DIMANCHE

Que reste-t-il ? Après les au revoir, les dédicaces, les discours de clôture, les bilans, les remerciement, les échanges d'adresses de toutes sortes, les embrassades et l'humidité des yeux au dernier petit matin, il n'y a généralement plus rien à dire, moins encore à écrire. Et puis, pourtant, sur une bande d'arrêt d'urgence plutôt étroite, juste au-dessus de l'Arve, alors que tout le monde, lauréats et organisateurs, chantent joyeusement dans le car qui file en direction de Genève, intervient l'incident. C'est Maria Sol qui le raconte le mieux, à voix haute, par-dessus la clameur, son casque d'écoute encore sur les oreilles, avec un accent de delta panaméricain :

Je pensais au retour, aux examens, à la chaleur, aux moustiques qui m'attendaient chez moi. Ces quatre jours – six avec le voyage en avion – d'intervalle étaient presque finis : le peloton du PIJA, sauf les Valdôtains et les éditeurs, était en route pour l'aéroport de Genève. Donc, accompagnée par l'optimiste voix de Charles Trenet, comprimée dans les écouteurs, je préparais mon esprit pour que le choc avec la réalité ne fût pas si dur. Mais je savais que cet exercice était inutile : choc ou pas, le retour au quotidien aurait les mêmes effets. En tout cas, je le faisais pour faire passer le temps. Oui, je n'ai pas encore appris comment le faire – passer le temps, je veux dire.

Je regarde par la fenêtre du bus. Du coup, je sens quelque chose. Le front du peloton s'est levé de son siège. Le reste du peloton abandonne ses pensées et cherche troublé des gestes ou des mots qui lui donnent des indices de ce qui se passe. Les corps sont inquiets, je perçois une espèce de tension dans le couloir du bus, même si Trenet continue à répéter joyeusement « Y'a de la joie partout y'a de la joie ». Le bus a stationné sur l'accotement. Le chauffeur ne parle pas le français. Le ciel menace avec la pluie. Le Déluge ? La préface à la catastrophe ? Non. L'apocalypse ? La fin du monde s'est anticipée ? Presque : le moteur surchauffe. On va tous mourir. Et je n'ai pas fini de faire dédicacer mon livre.

Il y a l'ordre de sortir du bus. L'ensemble du peloton ne doute pas : on sort en laissant ses affaires et même les saucissons dans le bus. Cela me permet de déduire que la situation est grave, alors, je suis la masse. Le peloton fait sortir les téléphones portables. Pour l'instant, je regarde – j'aime bien regarder, en plus, mon avion part dans quatre heures et le souvenir des moustiques d'été ne donne pas envie de rentrer. La panique ne s'est pas généralisée dans tout le peloton, mais on parle d'« aventure ». Aventure ? Je peux dire que j'ai vécu, au moins, une soixantaine de pannes de bus-train-voiture-moto-métro-dodo dans ma vie. Je suis arrivée en retard, j'ai perdu des bus, des spectacles, des possibilités d'autres pannes. J'ai dû faire du stop. J'ai dû marcher dix kilomètres, dont neuf étaient des virages, par 38°. J'ai dû courir, nager, ramper. C'est cool, c'est normal : on profite pour causer, boire du mate, connaître des gens. Dans le cas du peloton PIJA, même s'il y a eu un moment de panique relative au temps, aux horaires, aux horloges à l'heure, on a commencé à chanter. Lucia était cheffe d'orchestre. Ils étaient gais, joviaux. « Y'a de la joie partout y'a de la joie. »

Vu que le peloton était plus calme, et que, apparemment, l'apocalypse était en retard, j'en ai profité pour finir de faire dédicacer mon livre.

Nous atteignons miraculeusement l'aéroport, terminant le trajet en roue libre. Personne ne s'inquiète tellement du sort du pauvre chauffeur ni des trois cents kilomètres de trajet inverse, parce que les avions n'attendent pas. Il paraît que l'Éditeur file sur le bitume, son téléphone sous silencieux, en direction de ses alpages préservés et enneigés. Il paraît qu'au volant de sa grande voiture insonorisée, il n'a rien remarqué du petit séisme ni des derniers au revoir.

Comme à la fin d'un grand banquet, les organisateurs et les lauréats s'éparpillent en titubant vers leur bus, leur voiture, leur train, leur avion. Seuls Lucien, Maria Sol, Liza et Thibault sirotent encore un café trop cher dans la zone franche de l'aéroport-gare. Je crois qu'ils se promettent des choses. Ils se promettent d'aller en Lettonie et à Belgrade pendant l'été, de boire ensemble du muscat sur une terrasse lausannoise, de participer à la Saint-Nicolas à Fribourg, de prendre un cargo pour l'autre bout du monde, de s'échanger des photos sur Facebook, de recevoir des nouvelles de la Franche-Comté, d'élucider les mystères d'une pièce de théâtre argentine par mail. Peut-être se promettent-ils aussi de se retrouver, si les oracles du PIJA et de l'écriture le décrètent, l'année prochaine pour une nouvelle marée. Pour eux, le PIJA 2012 est terminé. Se promettent-ils d'écrire ?

Il y a une chose que j'ai apprise, en quelques années de PIJA. Ils le découvriront aussi. Ce n'est qu'après le dernier jour, après l'arrêt familier du train et la ruelle qui mène à la maison, après l'appartement, la petite table ou l'ordinateur allumé, ce n'est qu'après le sac d'habits posé sur la moquette, le saucisson laissé sur la table et le livre lâché sur le lit, dans un hors-scène grandiloquent, les bras en croix sur le couvre-lit qui sent la lessive, les yeux dans le plafond blanc à moulures, ce n'est qu'*après*, vraiment, que commence le PIJA.

Daniel Vuataz,
novembre 2012 et juin 2013
avec des textes de
Thibault Emonet et de
Maria Sol Oliva

Merci à l'organisation valdôtaine du week-end : Isabelle Godecharles et sa merveilleuse équipe.

Merci aux Éditions de l'Hèbe et au secrétariat général du PIJA : Jean-Philippe Ayer, Eleonora Gualandris et Elisabeth Holm.

Merci aux régions organisatrices et participantes du PIJA : Janine Massard (PIJA Suisse), Viviane Grossmann (PIJA Franche-Comté), Céline Blanc, Nicole Eschmann et Angélique Botti (PIJA Bourgogne) et Lucia Matiuta (PIJA Roumanie)

Et merci à Chantal Myttenaere, animatrice et phénix de l'atelier d'écriture du samedi !

Prestige et décadence de la pierre romaine

Merci aux huit merveilleux lauréats présents à Aoste : Lucien Zuchuat (VS), Abigaïl Frantz (Bourgogne), Virginie Tissière (VS), Thibault Emonet (FR), Alexandre Schmitt (Franche-Comté), Arnaud Tisnerat Dit Larroujat (Vallée d'Aoste), Liza Rižņikova (Lettonie) et Maria Sol Oliva (Argentine).

DANS LES GRANDES LIGNES

Cher Inconnu,

Je crois bien que je suis morte hier soir.

Je suis allée sur le toit de mon immeuble. La nuit était magnifique ; le ciel noir immense me regardait de ses milliers d'yeux brillants, étoiles qui semblaient attendre, dans le froid, que je vienne les rejoindre. J'étais là, encore vivante, assise face au vide, au bord d'un gouffre immense. Je me suis mise à me pencher, d'avant en arrière, d'arrière en avant, comme l'automate d'une horloge, de plus en plus vite, de plus en plus loin, sans en avoir conscience. Un, deux, trois… mes doigts se cramponnaient de moins en moins au bord. Dix, onze, douze… Et puis j'ai pris une grande inspiration, et j'ai lâché…

Extrait de « Le courrier des morts », Abigaïl Frantz, 16 ans, Bourgogne, 2e prix ex aequo (langue maternelle).

Interview fictive

ABIGAÏL FRANTZ

Pourquoi avoir choisi le sujet du roman épistolaire ?

Il est toujours intéressant d'écrire un texte à la première personne, parce qu'on peut d'une certaine manière se créer un avatar : un nouveau soi, avec peut-être d'autres qualités, d'autres défauts, une autre vision du monde. Cela demande l'effort de se détacher de soi et d'essayer de se mettre à la place d'autres, une sorte de pas en avant vers l'altruisme.

Vous parlez du narrateur comme d'une autre personne ; y a-t-il toutefois une part autobiographique dans votre texte ?

Si autobiographique désigne des événements déjà vécus, il est évident que ce texte ne peut en aucun cas revêtir un caractère autobiographique ; l'autobiographie désigne la transcription par écrit d'une vie, or « l'action » de ce texte se déroule dans la mort… Mais la manière dont le personnage décrit sa vie est en partie la manière dont je la vois : ce que je ressens en humant l'odeur d'un café chaud, les meubles que je vois quand je suis dans mon salon, les artistes que je connais et que j'admire, tous ces éléments sont décrits d'un point de vue totalement subjectif, le mien. Alors oui, il y aurait, dans ce sens, une part de « vécu » dans ce texte, bien que cela puisse être a priori absurde.

Comment vous est venue l'idée de ce texte en particulier ?

Je ne voulais pas coller à la structure habituelle d'un texte épistolaire, qui se base sur le principe de question/réponse, l'auteur étant les deux membres de la correspondance en même temps. Je voulais que le lecteur se sente impliqué dans le récit, et pour cela, le mieux était de réaliser une série de lettres qui n'obtenaient pas de réponse. Le but était de provoquer un sentiment de frustration chez celui qui lisait le texte, attendant une réponse qui, au final, ne viendrait pas ; finalement, tout le monde serait libre de répondre au personnage.

S'il n'y avait eu la contrainte de la longueur, jusqu'où seriez-vous allée ?

J'aurais souhaité, sur la trame de ce récit surréaliste, créer une sorte de correspondance infinie ; pas seulement laisser des pages blanches à la suite du texte, comme pour inviter le lecteur à répondre au personnage, mais peut-être créer une sorte de périodique, un journal. Chaque semaine serait publiée une lettre écrite par le mort évoqué dans le récit, ou par d'autres morts, relatant leur vie et cherchant à établir une relation avec notre monde ; les lecteurs seraient invités à créer un texte qui répondrait à celui publié, et parmi les productions qu'ils enverraient, une serait sélectionnée et paraîtrait dans le journal. Je voudrais ainsi promouvoir la création littéraire collective ; mais bien sûr, une telle entreprise demande un temps et des moyens que je n'ai pas…

Le sujet de la mort est-il quelque chose qui vous préoccupe particulièrement ?

J'ai des souvenirs très forts datant de ma petite enfance ; j'ai eu un moment de ma vie, vers quatre ans peut-être, où la mort était très présente dans mon esprit et me faisait peur. J'avais peur de tout perdre, et qu'au final ma vie ne soit inutile si un jour je devais ne plus rien ressentir, ne plus rien faire, ne plus être. En grandissant, cette peur devenait contingente parce que je n'avais plus le temps de m'y consacrer, ma vie étant trop pleine pour laisser place à la mort. Je pense que cette angoisse peut être atténuée en imaginant ce qu'il pourrait y avoir, *après* ; parce que l'on a peur, en fait, qu'il n'y ait rien.

Et pourquoi avoir choisi de représenter la mort par la couleur blanche ?

Le blanc, c'est avant tout la sérénité, le calme, la paix. J'aimais l'idée que les morts soient éternellement baignés dans cette lumière qui les apaiserait, faisant d'eux des êtres presque divins, des anges si l'on veut ; ils seraient en fait presque de purs esprits, débarrassés en grande partie de leur corps car n'ayant plus de besoins. Ils auraient cependant éternellement droit à un plaisir qui serait propre à chacun : pouvoir sentir l'odeur du café pour certains. Le blanc est la couleur idéale, neutre et lumineuse, forte et apaisante.

Des œuvres et des auteurs vous ont-ils plus particulièrement inspirée pour l'écriture de votre texte ?

Évidemment, la pièce de théâtre *Huis clos* de Sartre ; mais aussi *La chute* de Camus, *L'Enfer* de Dante… Sans oublier les tableaux surréalistes de Magritte, qui métamorphosent le monde dans lequel nous vivons pour en créer un nouveau, basé sur l'illusion, le magique, l'impossible.

Comment se déroule la création d'un texte pour vous ?

En général, tout part d'un sujet sur lequel j'ai envie d'écrire, ce qui était le cas pour ce texte-ci. Parfois, c'est un dessin ou un tableau que j'ai fait qui m'inspire des phrases, à partir desquelles je crée le texte. En tout cas je ne crée jamais à partir de rien, il me faut un point de départ, matériel, auquel je puisse me raccrocher pour ne pas me perdre dans l'écriture. Le risque est de tomber dans la confusion et de perdre de vue ce que l'on voulait faire au départ, en perdant la spontanéité de la création.

Que vous apporte l'écriture ?

C'est une manière de mieux toucher le monde : à la fois le monde extérieur, ce qui m'entoure, et à la fois mon propre monde intérieur, mon imagination.

Abigaïl Frantz

LIZA RIŽŅIKOVA
nous parle de :

« Ma première rencontre avec la littérature des Balkans »

La Bosnie… Petit pays montagneux au cœur des Balkans, lieu de rencontre des civilisations orientales et occidentales, carrefour de deux mondes cimenté par l'âme slave, pays des contrastes et de la mixité, seul pays d'Europe à majorité musulmane… Je connaissais si mal cette partie de l'Europe avant que le hasard ne m'ait fait découvrir le riche patrimoine littéraire de l'espace ex-yougoslave et j'ai été séduite par le charme immense de cette région lié à ses différentes cultures, à son âme exceptionnelle. L'une de mes premières rencontres avec la culture bosnienne a eu lieu grâce au roman de Meša Selimović *Le Derviche et la mort* qui m'a bouleversée et transformée révélant un monde qui m'était totalement inconnu : les Balkans.

Le livre de Meša Selimović est souvent cité parmi les meilleurs romans écrits en langue serbo-croate et l'auteur, considéré à la fois comme un écrivain serbe en Serbie et bosnien en Bosnie-Herzégovine, est devenu la figure emblématique de la littérature balkanique.

*Le Derviche et la mor*t est une confession d'Ahmed, cheikh d'un petit couvent de derviches à Sarajevo, la capitale de Bosnie perdue aux confins de l'immense Empire ottoman. Le protagoniste vit dans sa forteresse spirituelle, au-delà de toutes les passions humaines, en méprisant le monde injuste où l'homme est infiniment faible, éloigné de l'autre et incapable de franchir la distance mentale qui existe entre les êtres humains. Mais tout change lorsque son frère est injustement arrêté par le cadi. Attaché par cette arrestation au monde extérieur, Ahmed cherche à faire reconnaître l'innocence de son frère, tout en le maudissant : à cause de lui il est obligé de solliciter et de s'humilier, se maudissant lui-même, et sa timidité et son destin…

Après Dostoïevski, c'était la première fois de ma vie que je découvrais un livre aussi immense et intarissable. Le roman ne se limite pas aux thèmes de l'amour, de la haine, du pouvoir, de la vengeance, il traite le problème existentiel éternel de l'homme face aux forces du destin qui y est posé avec la sagesse orientale profonde.

On pourrait penser, à première vue, qu'il s'agit d'un roman sur l'islam, avec toutes les nuances caractéristiques de la tradition spirituelle du soufisme que l'auteur présente avec une minutie et précision remarquables. Et pourtant, malgré la couleur musulmane marquée, on sent que *Le Derviche et la mort* dépasse largement les limites du thème de l'islam. Ce n'est pas par hasard que ce livre a surmonté tous les différends et les ressentiments qui existent entre les communautés ethniques et religieuses vivant dans la région, car il est apprécié et lu, à la même échelle, par les Serbes orthodoxes, les Croates catholiques et les Bosniaques musulmans.

Ce roman touche aux problèmes philosophiques essentiels, universels. À travers le prisme religieux et historique, il m'a fait comprendre l'âme des Balkans, qui est un phénomène très compliqué et contradictoire à cause de toutes les peines que cette région a dû endurer tout au long de son histoire, mais authentique, envoûtante et laissant place aux découvertes inestimables.

Liza Rižņikova
Lettonie, 19 ans, 1er prix
(langue apprise)

DANS LES GRANDES LIGNES

VIRGINIE TISSIÈRE

nous parle de :

« Mon livre favori »

S'il y a bien un livre sur cette terre qui restera toujours dans ma mémoire, c'est *Le Meilleur des Mondes* d'Aldous Huxley dans lequel l'auteur nous présente une société à la mécanique parfaite, une société que l'homme sert, sans plus se poser de question et pour laquelle il a tout abandonné. Ses idées, ses rêves, son identité, tout lui a été enlevé afin qu'il puisse s'intégrer au mieux dans ce monde aux couleurs trop vives, aux sons trop bruyants où chaque être humain semble baigner dans un bonheur simpliste constitué de plaisirs immédiats. Dans Le *Meilleur des Mondes*, les bébés naissent dans des bocaux, les enfants sont conditionnés à la consommation de masse et les adultes, dépendants d'une drogue qui rend supportable toutes les petites contrariétés dont le quotidien est fait.

Cependant, dans *Le Meilleur des Mondes*, on trouve également des résistants, des gens qui ont échappé au conditionnement de masse et qui entrevoient la perversité de la communauté dans laquelle ils vivent. Malheureusement, ils se retrouvent, tout comme le lecteur, témoins impuissants d'une humanité décadente ayant perdu ses valeurs.

Tout cela, l'auteur le présente du point de vue des personnages ayant toujours vécu dans cette utopie, ou *topos,* le lieu qui n'existe pas en grec. Toutes ces pratiques aberrantes se retrouvent alors enrobées d'un affreux sentiment de normalité, à tel point que l'on finit par se demander si, au fond, cette société est vraiment mauvaise. On se met à douter.

À première vue, on pourrait se demander comment un tel livre a pu me plaire autant, on dirait certainement que je le déteste. Et c'est vrai : j'ai détesté cette histoire du début à la fin, de par la frustration de voir que toute résistance est futile dans un tel monde. Mais c'est certainement pour cela que je l'ai autant apprécié : j'ai aimé ce livre parce qu'il m'a appris que les grains de sable ne bloquent jamais une mécanique bien huilée, ils se font broyer tout au plus.

Virginie Tissière,
20 ans, Valais, 2e prix ex aequo
(langue maternelle)

Trois textes d'atelier

écrits en quarante minutes

Nue, on la montrait aux chiens, à ces fils de barbares qui vomissent leurs alcools. On la jetait, les pieds couverts de sang sec, dans une cage sans lumière au fond d'une taverne de port. Elle tremblait toujours malgré ses efforts ; elle tremblait de façon mauvaise comme une petite fille qui attend le bâton. Elle tremblait et elle en avait honte. Comment faire aussi pour ne pas avoir peur dans cette cage sans nom ? Comment faire quand il n'est pas de coin où se recroqueviller, quand tout ce qui vous entoure est barreaux d'où l'on peut vous toucher, vous griffer ou vous battre ? Bien sûr, elle avait appris à ne plus tourner furieusement comme un cheval de cirque, elle avait appris à ne plus rien sentir des injures, des insultes. Sa peau n'était plus sa peau. Elle ne sentait plus rien mais elle tremblait. Peut-être pour ça qu'elle tremblait ; parce qu'elle ne sentait plus rien.

Quand le dernier marin s'en va sombrer dans quelque trou pisseux, on ferme. Le patron ne range pas, il le fera demain peut-être. On la laisse seule dans l'épaisse transpiration de vapeurs et d'alcool. Un instant de pause. Puis vient la vieille Marie, la vieille mère et ses lourdes clés. Elle ouvre la cage, lui jette son peignoir et l'écrase de l'habituel : « Active, les filles attendent ! » avant de se jeter à toute bringue vers la sortie. Doucement, il faut se relever, pousser la grille froide et grinçante, s'arrêter pour retrouver son équilibre, sa force, et marcher avec difficulté, sur les déchets et les bris de verre, vers cette porte trop bien connue.

Dehors, elle nouera son écharpe jaune autour de son crâne chauve. Certains, pour se moquer, disent que c'est le vent qui les a fait tomber, ses cheveux, et que c'est ce qui arrive aux étrangers, à ceux qui auraient dû rester chez eux sur leur île parmi les bêtes sauvages.

Elle a rêvé trop fort. Elle le sait maintenant. Oh mais elle rêve encore : être comme ces femmes sur les tableaux des maîtres italiens, si belles, si grandes et avec des bijoux ! Et savoir jouer du piano, en donner de petits concerts dans des châteaux ! Pour ça, il fallait venir en Europe. C'est bien en Europe que sont les châteaux ? Elle claque des lèvres : le voyage lui a semblé plus court. Les filles sont déjà rue Mathieu. « On monte et pas de chichi ! » ordonne Madame Marie. « Lulu, retrouve-moi dans la cuisine pour les comptes. »

La cuisine est la seule pièce chauffée du bordel. On aime y aller. Et puis, il y a l'opium. Ce soir, on en fumera, on oubliera, on partira chercher les rêves qui nous restent sur Alpha centauri ou quelque autre étoile merveilleuse, on trouvera la force nécessaire pour continuer encore et encore à se donner à n'importe qui, à n'importe quel homme qui nous trouve une vague odeur de plantations de coton. Comme si le coton sentait quelque chose. On fumera et on dormira bien.

Lucien Zuchuat
20 ans, Valais, 1er prix (langue maternelle)

La petite larme sur le menton qui tremble : insaisissable. Tout se passe dans le regard. La stupeur écarquille ses yeux et la tension oculaire désagrège les paupières qui ne tiennent plus qu'à un cil. Tout comme ces lambeaux de livres que le feu a rongés. Babel n'était qu'un rêve après tout. Le bruit de la foule, dans le métro. Heure de pointe. Chaque pas, chaque parole, chaque dislocation maîtrisée de la rame a des échos de gouttelette tombée dans une caverne : instillées par ce conduit aménagé entre la bouche et les yeux, les larmes coulent vers l'intérieur. Mais ce liquide amer ne reste pas longtemps prisonnier. Une fois à maturation, il ressort par la bouche sous forme d'un conglomérat visqueux : cracher sur les visages était pour elle comme une passion. Et même si depuis, elle se repaît avec plaisir de l'odeur des toilettes du McDonald's (devenu son dernier point de chute), elle en sort de temps à autre, riant très fort, au milieu des clients médusés. Elle lance alors mécaniquement des tranches de bacon arrachées aux C.B.O. Les livres disparus, c'est à la lumière blafarde de l'arche jaune qu'elle apprend à connaître ses semblables, unis par une seule et même lettre : M.

Thibault Emonet
18 ans, Fribourg, texte publié (langue maternelle)

Un œil au beurre noir, un œil au beurre noir, un œil au beurre noir s'inquiète-t-elle devant son miroir. Elle s'empresse. Sort du placard obscur, rentre dans le placard obscur. Allume la lux, éteint la lux. Elle souffle très fort. Une fois puis deux. Elle se recroqueville sur elle-même. Jette un coup d'œil au miroir. Se lève, camoufle ça. Replâtre le nez. Replâtre la bouche. Une fois puis deux. Une fois puis deux. Elle rage. Elle sort vite. Vite. Le bruit de ses talons résonne. Clac clac. Les pavés la portent. Elle file vers le garage aux vélos. Les roues scintillent. Elle sort son vélo. Pédale plus qu'il n'en faut. S'arrête dans le foin et ferme les yeux. Noir, noir. Noir comme le placard obscur. Noir comme tout. Sa moustache symétrique qu'elle cache. Elle déteste ça. Elle adore le foin. Elle veut faire du vélo. Elle veut de l'amour. Elle écrit sur sa main. Elle fonce dans le foin, roule dedans. Elle rentre chez elle. S'endort. Elle se noie dans son rêve. Clac clac. Elle se réveille en sueur. Écoute la radio 3 où l'amour grésille. Elle veut l'amour. Mais, avant tout le vélo. Partir. Elle se regarde dans le miroir. Se replâtre, souffle, une fois deux fois. Sourit. Camoufle ça. Efface tout ça. Marche vers son garage aux vélos. Les mains dans les gants. Prend son vélo, jette sa chevelure. Elle part. Clac clac. Elle traverse le globe. Clac clac. Elle rentre partout. Voit beaucoup. Trouve l'amour, ramène l'amour dans le placard obscur. Prend des photos. Elle replâtre sa bouche. Embrasse l'amour avec sa bouche sur-maquillée. Titille l'amour avec sa moustache symétrique. Arrête le vélo et le globe. Garde l'amour dans le placard obscur. Elle emmène l'amour dans l'odeur du foin, se roule dans l'odeur et dans l'amour. Elle prend ça bien. Elle aime tout. Elle écrit sur sa main, elle écrit sur l'amour. Achète le garage à vélos, démolit tout ça. Repeint avec amour. Elle arrange sa moustache, ses lèvres trop rouges. Elle devient créatrice de bijoux. Avec amour. Clac clac. Vend des bijoux. Une fois, deux fois. Elle sourit d'un air naturel. Le fait de fabriquer des bijoux lui prend un temps qu'elle aime prendre. Soigneusement, avec une minutie digne d'une écolière, elle fabrique des bagues, des colliers qu'elle pend à sa vitrine. Le soir, quand la fatigue lui creuse les yeux. Elle souffle. Et dans le placard obscur, réarrange tout ça.

Alexandre Schmitt
19 ans, Franche-Comté, texte publié (langue maternelle)

LIGNES DE FUITE

Écrire nomade

L'éloignement, le départ, l'expérience professionnelle à l'étranger, les semestres d'échange : ces événements affectent nos modes de vie et de pensée. Les voyages nous forment et nous déforment. Quel impact ont-ils sur la pratique littéraire ? Écrit-on mieux, ou davantage, ou moins, ou pas du tout, sur les routes et dans les villes qu'on ne connaît pas ? Part-on pour écrire, ou écrit-on pour s'en aller ? La nouveauté est-elle stimulante ? L'écriture a-t-elle besoin de déracinements, de changements de décors ? Sept anciens lauréats du PIJA, aujourd'hui réunis dans l'AJAR (Association des jeunes auteurs romands), évoquent leur expérience particulière de « l'écriture nomade ».

Elodie Glerum

Manifeste 3

Pourquoi partir ? Pourquoi rester ? Pourquoi là-bas ?

Je ne sais pas vraiment ce que je fais à Amsterdam. Est-ce par facilité ? C'est vrai. J'ai le passeport. Quoiqu'on m'ait avertie : ce sera une ville terriblement anonyme, arrogante, je-m'en-foutiste. Et puis, je le sais. Je ne serai jamais une vraie néerlandaise. Ma propre famille fait bien de me le rappeler : quand on ne parle pas la langue, ou si mal, à quoi bon rester aux Pays-Bas ?

Que leur répondre ?

Est-il plus facile d'écrire ailleurs ? J'ai rempli des carnets. Beaucoup, c'est vrai. J'ai commencé par détester la ville, par me dire : « Qu'est-ce que tu fous ici ? » Parfois, je la déteste encore. Je l'ai cartographiée de long en large, traversant les rues, à vélo, sous la pluie, sous la neige, comme aujourd'hui, en cette tempête du 15 mars qui m'a forcée à reprendre mon souffle devant la Westerkerk et la statue d'Anne Frank. J'ai tout écrit. J'ai même menti quand on m'a demandé : « Mais, tu ne notes quand même pas des trucs personnels ? »

Bien sûr que non !

Je vampirise. De toute manière, ici, les gens n'ont aucune pudeur. On peut se strip-teaser à septante piges sur Leidseplein, devant une foule blasée. On peut être un ami et t'expliquer comment un festival raté, parce que t'avais badé à la psilocybine, a fort heureusement été rattrapé par la MD. On peut se rendre dans l'épicerie d'un quartier un peu chaud et se faire dire, avec beaucoup de sous-entendus : « Autre chose ? » On peut se péter la gueule, un jour de fin du monde, dans une église transformée en club. On peut se speeder dans le Fyra Rotterdam – Amsterdam, sans gêner ses voisins. On peut s'effondrer dans un ascenseur, à trente ans, parce que le stimulant de la veille était trop mal coupé. Ou consommé n'importe comment.

Alors, pourquoi écrire là-bas ? Pourquoi ailleurs ? Sans doute, parce qu'il n'y a pas ce sentiment de honte qui me rattache à ma langue maternelle. Sans doute parce que l'hyper tolérance, le cliché de tout un pays, est aussi l'hyper-abyme d'une forme d'humanité désespérée – mais captivante. Sans doute parce que vivre ailleurs abolit certains précipices et désamorce la honte – toujours elle.

Le bar est bondé. À l'entrée, un gros videur maladroit danse. J'entre. Un homme me prend par la taille. « You're crazy » il dit. J'ignore pourquoi. Enfin presque. Ses magnifiques yeux bleus sont éclipsés. Ses mains, chaudes – trop, sans doute. Quoique j'aie senti pire, niveau fièvre médicamenteuse.

J'ai hésité jusqu'au dernier moment à me rendre à cette fête. Il est passé minuit trente quand j'enfile mes talons et grimpe sur mon Omafiets. Je dévale Spaarndammerstraat, longe CS sous la façade blanche du Victoria Hotel, descends Kamikaze, galère pour dépasser le tram, vide, du Rokin jusqu'au Munt. J'arrive sur Rembrandtplein.

Et c'est là qu'il me prend par la taille. Ses amis rient fort. Ils parlent néerlandais, certains que je ne comprends rien. Je reconnais un mot sur deux : … mooi ding vanavond. « So, where are you from ? » Je rétorque farouchement : « Ik heb een Nederlandse vader. » Sorry sorry sorry, lâche dix fois celui qui m'a interpellée, le temps que je contemple la minuscule ligne bleue à l'horizon de ses pupilles.

J'ai fini depuis longtemps mon Heineken et avalé le shot gratuit, très peu chargé. Je fais semblant de me diriger vers les toilettes.

En fait, je me casse.

Il est deux heures du matin quand je sors. Damrak est déserte. Les touristes ont fui Haarlemmerdijk et ses façades sombres. Je traverse les ruines d'Haarlemmerplein.

Quand j'entre dans le souterrain, aucun train ne défile.

Extrait de journal, 14 mars 2013.

© Gaël Osowiecki

Elodie Glerum, née en 1989, a participé au PIJA en 2006, 2007 et 2008. Elle vit depuis un an aux Pays-Bas, à Amsterdam.

© Michele Capatori

Amsterdam, mars 2013

Matthieu Ruf

Palimpseste péruvien

Partir pour écrire ? Oui, évidemment. Chacun en fait l'expérience : l'ouïe s'aiguise, le regard se dessille, les muscles sont en alerte et la beauté reçue en pleine face tout au long du parcours est comme un Oncle Sam bronzé surgissant des déserts, des baobabs et des visages nouveaux, qui vous intime de ses yeux intraitables : I WANT YOU TO WRITE. Alors on écrit. Dans des bus qui traversent interminablement des pampas et des déserts sur des routes droites jusqu'à l'horizon. On pense à écrire, dans des bus qui tournent interminablement sur des lacets de montagne les secouant jusqu'au bout de la nuit.

Mais partir ne suffit pas. C'est le voyage qui vous fait, comme disait l'autre, mais ce voyage est aussi un baume, un grondement rassurant dont il faut un coup de poignet pour s'extraire parfois, car il est aisé de simplement se laisser porter par le carnet de route, avant de passer à autre chose. Pour reprendre, de temps en temps, la main sur le fil de l'écriture et transformer les notes de passage en quelque chose qui tienne tout seul, plus longtemps. Tout en tirant profit de l'ouïe aiguisée, du regard dessillé, de l'énergie, de la beauté jamais attendue, toujours donnée et du temps distendu que vous offrent le départ et le trajet, plus que l'ailleurs lui-même.

Partir pour écrire, cela signifie aussi remplir pendant des mois des carnets qui, en vingt minutes d'inondation causée par la déficience des égouts péruviens, s'effacent d'un seul coup, vierges à nouveau. Votre manie de la plume à réservoir. C'est ainsi : très souvent, l'étranger et l'étrangeté vous invitent au palimpseste de votre propre voyage…

Cargo

Le voici, le bon mot : brut. Le mot qui arrive dans la figure, déjà en grimpant la passerelle à la main-courante poisseuse, et qui demeure, malgré le confort de la cabine, et le gâteau des officiers tous les dimanches à 15h. Les monstres mécaniques du port, puis les odeurs un peu rances, à la poupe, les échelles rouillées, les combinaisons grises et le quotidien de ces hommes entre vingt et cinquante-cinq ans, les regards, les gestes, et la lumière et le vent. Et l'effet du brut sur le jeune intello aux longues mains, l'unique « passager », est double : parfois il est piqûre de rappel, lucidité soudaine qui le remet à sa place. Mais le plus souvent, il agit comme une drogue.

Le vent dans la gueule, penché à la proue sur les gerbes d'écume – ces deux mots si bruts, garba, skum – qui scintillent dans l'air, puis retombent : un psychotrope. On en revient en planant quelques minutes dans un vague nuage postorgasmique. Avec une question : pourquoi la vision d'un couple de thons, surgis des flots précisément là où se trouvait mon regard, une fois, puis deux, pourquoi cette vision me transporte-t-elle de joie ?

Extrait du blog « L'encre de Patagonie », www.mou.ch/matthieu, 17 novembre 2012.

© Rosendo Delgado

Matthieu Ruf, né en 1984, a participé au PIJA en 2005. À l'automne 2012, il a pris un cargo pour New York, puis a passé six mois en Amérique du Sud, jusqu'en mai 2013. Il travaille comme journaliste indépendant.

© Mathieu Ruf

Manifestation d'étudiants à Valparaíso, Chili.

Anne-Sophie Subilia

La flaque atlantique

Vol atlantique, été 2009. J'étais restée un bon moment le museau collé contre le hublot, excitée, remuée, plutôt confiante. J'avais deux valises en soute et un point de chute chez un ami d'ami. Ce qui comptait c'était surtout les trous vides du bagage. Je n'aurais voulu emmener rien d'autre que mes pattes et mon cœur, à vrai dire. Je partais pour un an en tout cas, peut-être plus, si des harmonies se nouaient entre ce coin de continent et moi. À elle seule, l'idée ouverte me remplissait de calme. Ça voulait dire : le chemin reste à faire, rien de ferme ne m'attend. Ça signifiait aussi le droit à l'égarement.

« Veux-tu de la glace ? C'est bien meilleur avec, tsé ! » C'est le genre de propos dont j'avais besoin. J'ai saisi le verre de jus où cliquetaient les glaçons. Ces intonations ondulées, le mot « glace » et l'espèce de chaleur qui sortait de cette stewardess joufflue venaient conforter les premiers bienfaits de mon départ. Je réapprendrais à parler dru et vif moi aussi ; à parler plein et joyeusement.

Je ne connaissais rien du Québec. Partir sans repère, c'était le cadeau que je m'offrais. Le « un an » de départ s'est prolongé. Montréal est très vite devenue une de ces affinités électives, un espace qui vous tire à lui où qu'on aille, quoi qu'on fasse. L'écriture a pu s'y déployer mieux, je crois. Le Québec a ouvert un livre blanc et m'a dit : « Tiens, vas-y, t'es capable ! Lance-toi ! » J'ai une dette. C'est à Montréal que je me suis vraiment donné le droit d'inscrire l'écriture – et son corollaire, la marche – au centre de mon quotidien, prenant plus au sérieux ma propre démarche artistique. Comme je les ai aimées, les aubes urbaines de cette métropole indécente et nacrée ! Dans ce grand village aux fenêtres pas de volets, la frontière entre l'intime et le public se dilate. À l'heure des grandes respirations qu'on prend pour savoir où aller, Montréal m'a dépoussiéré les yeux et la langue.

Comme un air de souk

Bobby circule à travers les étals de Jean-Talon. Quatre heures de marche soutenue six jours sur sept, deux solides mollets plantés sur de toutes fines chevilles. Il fonce sur nous comme un bourdon. Frénétique, échevelé, ce quinqua fait partie du mobilier et connaît les prénoms de chacun. En échange, on acclame sa venue. Bobby exerce un métier ressurgi là où on ne l'attendait plus. La moustache frétillante, il prend note puis décampe, son calepin comme une double peau.

Lorsqu'il réapparaît, son plateau en plastique tenu à bout de bras, à l'orientale, Bobby danse. Il nous apporte l'heure et les cafés en même temps qu'une noblesse décatie. En lieu et place d'un kawa cardamome ou d'un thé à la pomme servi dans un joli petit verre gravé, il distribue ses gobelets de longue pisse brune américaine juste bonne à vous réchauffer le gosier. Mais c'est peut-être précisément ce qui me touche, ce mélange de cheap et de grâce, ce décalage qui s'ignore.

Extrait de « Jours de fèves », Chroniques du marché Jean-Talon (2011)

© Geneviève

Anne-Sophie Subilia, née en 1982, a participé au PIJA en 2001. Elle a passé deux ans et demi à Montréal, entre 2009 et 2011. Aujourd'hui, elle travaille dans le milieu associatif et s'apprête à entrer à la Haute école des arts de Berne.

Photo Anne-Sophie Subilia

Au cœur du Plateau, Montréal

Bruno Pellegrino

Faire ses lignes

Je n'écris pas en voyage. Ce n'est pas un principe, ça ne m'a pas été dicté, c'est seulement ça : je n'écris pas. J'essaie, pourtant ; j'ai toujours un carnet vierge avec moi, et je m'efforce – mais comment faire quand on a pour la première fois New York autour de soi et en-dessous au-dessus de soi et partout *New York New York* ? Comment écrire quand on a passé la journée à rouler, Tennessee Arkansas Texas, les villes et les miles au compteur et les doigts qui ont pris la forme du volant ? Ou quand, après les Rockies et Calgary, la longue plaine canadienne s'étire face au bus et vous enveloppe, vous hypnotise et ne vous lâche plus jusqu'à l'arrivée, quatre mille kilomètres plus loin ?

Je suis trop abasourdi, en voyage, et j'ai besoin d'être posé pour écrire. À Madagascar j'ai pris des notes, pour le coup c'était une discipline : *nulla dies sine linea*, pas de jour sans une ligne, j'avais lu ça à la fin des *Mots* de Sartre et je m'étais dit que ça ne coûtait rien d'essayer. Ça a été possible tant que mon quotidien était immobile, soir après soir dans la même chambre d'Antananarivo, au terme d'une journée dans le même quartier, à la lueur de la même lampe de poche quand l'électricité venait à manquer ; mais sitôt que j'ai quitté la ville, il a fallu lutter pour faire mes lignes, pour ne pas perdre ça, ces décors, ces visages, ces phrases qui viennent et qui repartent, qui voyagent, elles aussi.

On rentre à la maison et on croit qu'on se souviendra de tout, qu'on ne peut pas oublier des trucs pareils. Et puis petit à petit on réalise, en discutant, en regardant ses photos, en rêvant, qu'on n'avait jamais repensé à l'odeur du poisson séché sur les marchés malgaches, à la lumière des enseignes publicitaires sur les parkings américains, à la violence des vagues au large de Cape Agulhas, où l'Atlantique se cogne à l'Indien. On ne peut pas tout garder, mais on ne veut rien laisser perdre. Alors on s'y met, on fait ses lignes, par respect, parce qu'on se sent responsable, redevable, et que dès lors il serait impossible de ne pas écrire.

Dernière entrée de ce journal sud-africain, et il y a une année hier que je suis rentré d'Amérique du Nord – une année de départs plus que d'arrivées, mais demain matin c'est fini, je boucle la boucle par Charles-de-Gaulle et Cointrin, again. […] Je craignais que la journée ne passe lentement. Au réveil, je ne savais plus dans quelle chambre, dans quel pays je me trouvais. J'ai regardé CNN (« Mass Shooting at Batman's Premiere », « Battle for Damascus », « The Olympic Torch in London »), pris mon petit-déjeuner et entassé mes affaires dans ma valise ; mes baskets sont encore rouges de Madagascar. [...] De l'hôtel, j'ai pris le shuttle et suis arrivé bien trop tôt à l'aéroport, mais ça ne m'a jamais dérangé. J'ai dépensé dans une librairie les rands qui me restaient, j'ai payé mon café avec ma carte, et j'ai commencé The Satanic Verses *en regardant s'éteindre mon dernier coucher de soleil africain sur le tarmac d'OR Tambo International.*

Extrait de carnet, 21 juillet 2012

© T. S.

Bruno Pellegrino, né en 1988, a participé au PIJA en 2008. Il a passé une année en Amérique du Nord en 2011 et cinq mois en Afrique (Madagascar et Afrique du Sud) en 2012. Aujourd'hui, il est à Berlin pour un semestre.

© Bruno Pellegrino

Durango, Colorado, mai 2011

Fanny Wobmann

Une question d'atmosphère

© Christopher Richard

Kemptown Laundrette, Brighton, United Kingdom. Il neige doucement dehors. Je croyais que c'était le printemps. Le tambour de la machine à laver en face de moi tourne à toute vitesse. Le savon gicle contre la vitre. J'ai le dos collé au séchoir et savoure la chaleur qui s'en dégage.

Vendredi soir solitaire. Forcément, c'est lors de ceux-ci que j'écris. Les machines alignées ressemblent à des capsules de soucoupes volantes. Entrez dans la ronde et laissez-vous transporter par la force centripète. À la fin du programme laine, c'est l'été.

Quand l'écriture devient-elle nécessaire ? Lorsque le temps s'étire dans une ville où l'humidité n'est pas celle avec laquelle on a grandi. Lorsque chaque passant, chaque habitant de ce lieu d'accueil devient un personnage. Ce vieux monsieur dans le bus qui tient à peine debout, à l'allure parfaitement ordinaire hormis les dix bagues en métal, lourdes et agressives, têtes de mort et gros diamants noirs, qui ornent ses doigts. Cette jeune femme qui habite mon quartier et s'habille uniquement en rouge. Ou cet homme, assis en face de moi à la bibliothèque, bonnet mal enfoncé sur la tête, qui lit *eBay.co.uk for Dummies*.

Peut-être est-ce aussi simplement une question d'atmosphère. Qu'elle soit faite d'humidité, d'odeur de mer ou de friture, de misère sociale, voyante et perturbante, d'accents intrigants, de maisons blanches et mal chauffées, de cris de mouettes ou de currys indiens bon marché.

Je suis ici cette observatrice frigorifiée, transformée un peu par les différences, nourrie de croquis d'atmosphère, qui regarde les machines à laver tourner, en ce vendredi soir solitaire.

Si j'avais écrit ce petit texte en été, il aurait alors eu le goût du sel après la baignade dans les vagues. Il aurait évoqué les gros culs et les peaux roses sous le soleil. Et le bruit doux de la mer qui se retire sur les galets.

Oui tout est sûrement une question d'atmosphère.

La forme, la Marée basse et l'horizon

Scène IV. Y a-t-il des étoiles de mer dans les mers froides ?

CLAUDE : Oui, on a beau avoir une forme parfaite d'étoile de mer, on se fait toujours rattraper par le fond. Le fond est proche et solide, il est évident. L'horizon est lointain et volage.

J'ai toujours été plutôt terre à terre. Dans le sens marin du terme je veux dire.

Et je ne suis pas doux.

Je tenais à le préciser.

Mon histoire est une histoire de mer, comme vous pouvez vous en douter. Mais c'est aussi une histoire de vérité. Je sais que Rosie serait d'accord avec moi, la mer ne ment jamais. Et moi non plus.

ROSIE : Je crois que je suis plutôt jolie. Je ne sais pas, c'est ce que dit Freddy. Moi je trouve que mes seins sont trop gros mais lui, il aime bien. Forcément.

Si je pouvais aller un jour parler à la télé, je dirais que mon rêve est de faire du cabaret burlesque. C'est pas vrai, en fait. Me trémousser avec des coquillages au bout des seins ne me fait pas vraiment rêver. Mais c'est à la mode.

Moi j'ai pas de rêve, ça sert à rien. C'est ce que j'essaie d'expliquer à Freddy. On est très bien à vendre nos poissons, c'est beau le matin sur la mer.

Extrait d'une pièce de théâtre en cours d'écriture à Brighton

Fanny Wobmann, née en 1984, a participé au PIJA en 2003 et 2004. Elle a passé une année à Brighton entre juillet 2012 et juin 2013. Aujourd'hui, elle écrit et travaille en Suisse.

© Fanny Wobmann Richard

Le port de Brighton, Grande-Bretagne

LIGNES DE FUITE

Noémi Schaub

Une cure contre la fiction

Partir loin et longtemps, pour moi, c'est l'expérience de la défictionalisation.

En Suisse, j'écris tout le temps, partout, des mini-fictions, des tableaux plutôt étranges, où la logique se cogne la tête contre la perversité tranquille des personnages. Rien de tout à fait vraisemblable.

Ici, au Canada, la fiction je la vis. C'est presque un lieu commun de dire ça. Mais les rues toujours nouvelles, les personnages qui s'invitent et repartent, la langue étrangère qui donne un autre poids aux mots, plus léger… Mon carnet noir se transforme en journal intime. Je retranscris l'expérience, ni plus ni moins, je décris. Toronto n'est ni Ouagadougou, ni Ankara, ni New Delhi, encore moins São Paulo ou Istanbul. C'est l'Occident, pire, l'Amérique. Ce que j'y vois n'est pas si différent de ce que je contemple en Suisse. Les vieilles pierres en moins. Bien sûr, je dois lever le nez pour admirer les buildings, me mettre en ligne pour attendre le bus, risquer un diabète à chaque cappuccino, mais pour le reste, ça manque de détails étonnants. Pourtant, je les note, les consigne. Je m'éduque, je présume, au premier degré, à l'élément brut, à l'écriture.

Et lorsque je serai de retour au bercail, qui sait, mes personnages imaginaires déambuleront peut-être de Spadina Avenue à Queen's Quay en passant par Dundas West.

Toronto Transport Commission. J'ai mis mon lot de maquillage et de talon pour me faire des amis. Un petit Péruvien me regarde. Juste au-dessus de lui une affiche, The Silver of Peru. Je lui souris. Il aime ça. Mais je me moque, comme toujours. Mon carnet sur les genoux. Ça vole. Le métro de Toronto ne sait pas freiner et je ne sais pas démarrer. J'entrouvre la fenêtre toujours trop tard. Quelques courants d'air en guise d'au revoir. Je traverse Toronto, je ne la vois pas. J'observe mes voisins qui contemplent leurs phones. Et je me crois smart avec mon carnet noir. Mon voyage se tasse dans le quotidien des rendez-vous. Le Péruvien a disparu. Une grosse Congolaise et un vieux Coréen l'ont remplacé. Je devrais leur parler, spontanément, car c'est là l'essence du voyage. Je me contente de leur lancer quelques regards. Je les trouve insignifiants. L'anglais m'est devenu familier. Vous ne m'êtes plus exotiques, très chers. Je vous ai avalés il y a bien longtemps. I expect more than that. But what am I really expecting anyway ?

Extrait de carnet, quelque part en février 2013, avant que je ne me casse la main droite.

© Leticia Mayumi Abe

Noémi Schaub, née en 1989, a participé au PIJA en 2006. Elle a passé deux mois à Toronto en 2013. Aujourd'hui, elle est stagiaire dans une maison d'édition.

© Noémi Schaub

Toronto. Le lake Ontario. Le Bishop airport

Daniel Vuataz

Après tonton Nicolas

Depuis petit, j'ai Bouvier en tête. Quand David et Julien m'ont proposé de les accompagner quelques semaines, ou quelques mois, sur la route de l'Afrique, j'ai tout de suite proposé qu'on débute par les Balkans et la Turquie. J'avais Bouvier en tête. De toute façon, la conjoncture politique jouait en ma faveur. Le Printemps arabe rendait la traversée du Maghreb périlleuse, surtout en voiture. Oui, c'est vrai, entre-temps, la Syrie, l'autre route vers l'Égypte, avait pris feu elle aussi. Mais ça, on ne le savait pas encore. En fait, je m'en foutais, j'avais Bouvier en tête. Et je savais que ma route bifurquerait, se séparerait de la sienne, quelque part en Turquie. Ce que je ne savais pas, c'est que les choses avaient à ce point changé. Depuis *L'Usage du monde*, j'entends. À Sofia, quelques tapotements sur un smartphone tactile nous ont donné l'accès gratuit à la chambre d'une jeune couchsurfeuse locale. À Edirne, des voyageurs français uploadaient leurs aventures bosniaques sur Youtube en skypant avec leurs enfants. À Istanbul, un jeune couple d'artistes oisifs nous a donné l'hospitalité après quelques échanges de mails et un itinéraire Google Maps instantané. À Kas, une jam session sur un bateau a été immortalisée par l'iPhone de Julien et immédiatement partagée sur Facebook. Tous les deux ou trois jours, notre périple devenait autonome sur un blog interactif que nos proches commentaient en direct. Le jour où mon grand-père est mort, j'ai reçu un message vocal de mon père sur mon téléphone portable. Il fallait scier la troisième dent de la prise du chargeur pour qu'elle corresponde aux normes murales turques.

Pourquoi est-ce que je me remémore tout cela ? Pour une seule raison, je crois : puisque je n'ai pas lu Bouvier sur la route (mais j'ai fait de la grimpe, de la peinture, de la musique sur un bateau, de la cuisine sur des aires d'autoroute), puisque je n'ai pas pensé, une seule seconde, à tonton Nicolas sur cette route-là, puisque je n'ai pas voyagé dans les traces d'un autre, puisque j'ai assez vite compris que je ne croiserais pas de topolino, de 4L ou de types en bras de chemise avec des Leica argentiques, j'ai fini par écrire. La plupart du temps, sur un vieux MacBook branché à l'allume-cigare de notre bus sans climatisation. J'ai fini par le faire. Et je crois, même, que j'ai fini par voyager.

Et les nuits passent, comme des comètes, autour d'un feu improvisé ou dans les balancines de la terrasse, une guitare espagnole en effet Doppler contre le vent. Il y a des chiots partout. Une grosse mère a mis bas. Il faut les adopter. On perd un peu le compte des jours. Je regarde mon carnet de notes. Je vois que j'ai oublié toute une semaine, que les pages sont blanches sous les dates les plus récentes. C'est la toute première fois, depuis ce drôle de déjeuner dans la cuisine de Bex et la traversée express de l'Europe, qu'on a vraiment pris le temps de souffler. On en profite pour tout défaire, tout déplacer, ranger, arranger, réarranger, rafistoler, réparer, nettoyer, étaler, étendre la lessive, se sentir à la maison, mieux qu'à la maison… Le bus devient alors notre cabane, une chaumière entre les orangers, un navire bleu dans l'herbe verte. Il s'intègre au paysage, se tasse un peu et, comme une vieille tortue isomorphique, entre en hibernation. On a acheté de la peinture avant-hier. J'attends juste le bon moment.

Extrait du blog de voyage, www.enafrique.ch, 9 avril 2012

© Zoé

Daniel Vuataz

Daniel Vuataz, né en 1986, a participé au PIJA en 2007. Il a passé deux mois dans les Balkans et en Turquie en 2012. Aujourd'hui, il travaille dans l'édition en Suisse.

© Daniel Vuataz

Le port marchand de Mersin, Turquie

Premier roman

La poussière qu'ils soulèvent

PAR FANNY WOBMANN

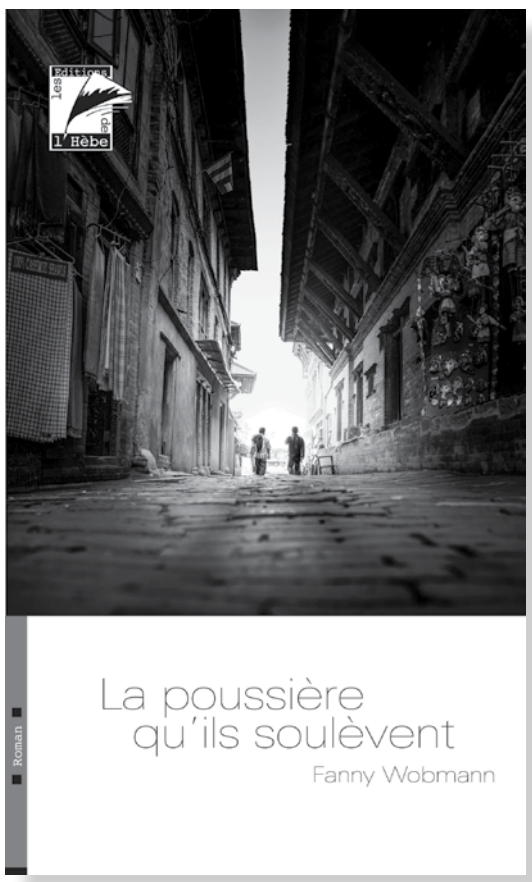
Valentin, jeune architecte suisse, se trouve engagé presque malgré lui dans une mission humanitaire à Katmandou. Il y rejoint Fred, l'expatrié français de longue date, Matthew et Lisa, le jeune couple cosmopolite. Il y a aussi l'histoire de Surya, jeune femme népalaise, qui peine de son côté à accepter la vie que sa famille lui a choisie. À travers leur expérience et celle des personnages qu'ils croiseront, c'est la voix d'une génération qui se fait entendre. Cette histoire est comme la vie, celle de Valentin, Surya et les autres qui, plongés dans une époque culpabilisante et déstabilisante, en quête de liberté et de sens, tentent de démêler leurs propres aspirations des choix nombreux qui leur sont proposés ou parfois imposés.

Comment est né le projet de ce roman choral axé autour de plusieurs personnages évoluant pour la plupart loin de leur tranquille Europe ? Pourquoi avoir choisi Katmandou ?

J'ai commencé l'écriture de ce roman alors que je voyageais au Népal. J'ai passé deux mois à Katmandou, durant lesquels j'ai séjourné chez un couple de travailleurs humanitaires suisses puis chez une famille népalaise. Le quotidien du premier, son travail, ses loisirs, m'intriguaient tout autant que les habitudes, les coutumes et les croyances de la famille népalaise. Pouvoir côtoyer successivement deux mondes si différents, deux réalités éloignées d'une même ville, m'a donné envie de raconter cette distance. De la questionner aussi, et de voir à quel point elle pouvait être relative.

Tu écris : « Quelle drôle de chose que cette envie de découvrir le monde entier, de tout connaître tout en recréant partout les mêmes habitudes […], de vouloir partir à l'aventure sans jamais se sentir seul. » Pour toi, le voyage est une « liberté de riche ». Tu parles aussi des ambiguïtés du long séjour à l'étranger, à la fois déracinement volontaire pour « Blancs en manque de repères » et fuite en avant pour « expates » désenchantés, avides de chocs culturels. Est-ce une caractéristique de notre époque ?

Je crois en effet que le voyage et le déracinement ont pris une place et un sens particuliers dans nos vies actuellement. Le thème de la migration est devenu omniprésent, à cause notamment des débats virulents autour des politiques d'accueil. C'est souvent sous cet angle-là que le sujet est traité. Mais j'observe aussi autour de moi une tendance toujours plus grande au voyage « choisi ». Cela semble surtout concerner les jeunes Occidentaux ayant suivi des formations supérieures. Ils partent pour se former, pour pouvoir exercer leur métier plus facilement dans des villes plus grandes offrant plus d'opportunités, pour apprendre une langue ou pour « l'expérience ». Il me semble en fait qu'il existe une réelle pression sociale autour du fait de voyager. Cela devient presque un passage obligé dans le parcours de vie, valorisé par le milieu professionnel et par les pairs. Voyager pour se frotter à d'autres cultures, quitter un peu son quotidien favorisé. Voyager comme une réaction au sentiment de culpabilité d'être nés dans ces milieux favorisés et peut-être aussi comme une réponse à une certaine angoisse engendrée par la multitude de choix qui nous est offerte et face à laquelle il est difficile de trouver sa place. C'est dans ce contexte-là que le travail humanitaire prend également de plus en plus d'ampleur. J'ai passé une partie de mon enfance en Afrique parce que mon père travaillait pour la Coopération suisse. J'en ai gardé des souvenirs heureux et l'impression d'y avoir vécu une expérience particulièrement excitante. Puis j'ai grandi, discuté avec mon père de sa frustration, de sa naïveté peut-être, de la difficulté d'établir de « vraies » relations avec les habitants. Ensuite, j'ai suivi des études de sociologie où l'on m'a appris à être critique envers l'humanitaire et ses dérives. Je suppose que j'incarne une bonne illustration de l'ambivalence que ma génération peut ressentir face à la possibilité de voyager.



Vos commandes :
www.lhebe.ch

La tonalité des souvenirs des personnages et l'ambiance des flash-back, dans ton roman, sont souvent doux, voire nostalgiques. Le présent, en revanche, est oppressant, épuisant, parfois absurde. Cela correspond-il à un état d'esprit qui te caractérise, ou s'agit-il d'une façon de renforcer le sentiment de « destinée » implacable qui traverse le récit, au travers de personnages davantage tournés vers leur passé que leur futur ?

Je suppose que cela me correspond d'une certaine manière. Mais je crois que cette caractéristique peut s'appliquer à un grand nombre de personnes actuellement. Le futur fait peur et il est toujours plus facile de s'accrocher aux éléments positifs du passé. De nouveau, cette réflexion part d'une observation. Je vis entourée de gens qui se posent beaucoup de questions, qui se cachent derrière celles-ci peut-être et oublient souvent de simplement apprécier le moment présent. C'est un des travers d'une trop grande liberté. Nous passons notre temps à nous dire que nous serions mieux ailleurs ou que c'était mieux avant. Et nous finissons par ne plus rien choisir vraiment.

La fin du roman me fait penser à un tissu qui s'effiloche. Les nœuds ne se nouent pas, mais quelque chose d'autre apparaît. C'est le moment où la structure kaléidoscopique du récit est à son comble. On apprend les « raisons » des départs de certains personnages, qui se mettent à parler en « je », mais la plupart des grandes questions restent irrésolues, ouvertes. Était-ce volontaire ?

Oui, c'était volontaire. Je voulais raconter des histoires et intéresser les lecteurs, mais surtout parler de la vie. Et rien n'est jamais résolu dans la vie, c'est comme ça et nous devons apprendre à l'accepter. Un séjour à l'étranger ou n'importe quelle expérience n'est jamais qu'une étape dans un parcours et c'est de cette manière-là que je voulais l'évoquer.

Propos recueillis par Daniel Vuataz

Courrier littéraire on line

Deux jeunes lectrices romandes nous envoient leur texte inédit

La ligne d'eau reposait mollement sur le tapis aqueux, flottant avec lassitude au gré des frissons du bassin. Quelques nageurs s'y accrochaient parfois et la faisaient ployer sous le poids de leurs mouvements essoufflés. Les gamins nageaient par-dessous, trompant la vigilance de ce serpent comateux aux écailles de plastique. Roulant sur les molécules d'eau, celui-ci tissait la frontière entre le monde professionnel et le monde amateur. Couloir cinq réservé aux nageurs, crachotait le micro. Une limite inutile qu'on a envie de franchir, par provocation, pour rappeler qu'au final, nous sommes tous au même niveau.

Audrey Montandon, 18 ans , Boveresse

« En ligne ! » il a dit, le prof. « En ligne ! » Non mais je lui en donnerai moi, des lignes !

C'est à chaque fois la même chose. Il hurle, avec sa voix de crécerelle et son allure de cochon grassouillet en survet'. Quand il ouvre la bouche, ses petits yeux humides rétrécissent jusqu'à ne plus former qu'une petite fente.

Il gueule et il fait de grands gestes, comme un homme qui se noie. « En ligne ! » On se croirait à l'armée. « En ligne ! » Devant son excitation toujours plus fébrile, on se masse tous devant lui, sur la marque blanche du sol. Le regard rivé sur nos pieds, histoire d'être bien positionnés. On piétine, on s'écarte un peu du voisin, on se pousse, histoire d'être à l'aise. Et on attend. Voilà une longue brochette de condamnés face au bourreau. Tous rouges et essoufflés.

Non ne vous moquez pas, nous, on vient de faire TROIS tours de terrain en trottinant « pour s'échauffer ».

Et ça y est, l'autre zouave semble avoir une idée. Et il ne va pas tarder à nous la faire partager… Il se pourlèche les lèvres, comme savourant sa supériorité, et il dit simplement « Aller-retour genoux pliés ! »

Camille L'Hutereaux

LE PIJA 2014 EST LANCÉ !

CONCOURS
d'écriture 15 – 20 ans

La prose

pija 2014

nouvelle, conte, lettre, prose poétique…

Le PIJA invite ses participants à une confrontation avec la prose au sens large.
Cela englobe, notamment, la nouvelle, le conte, la lettre ou encore la prose poétique.

Le **Prix Interrégional Jeunes Auteurs (PIJA)** a pour vocation d'encourager la création littéraire. Il souhaite être un lieu d'échange.
Il permet une première confrontation avec le public puisque les textes retenus sont publiés aux Éditions de l'Hèbe. Il offre en outre aux lauréats l'occasion d'une vraie rencontre en les invitant à partager leurs expériences lors d'un week-end de remise des prix. Ainsi, il espère offrir à ceux que la plume démange un prétexte pour passer à l'acte et aux pages noircies en secret l'occasion de sortir du tiroir…

Genre
Désormais, le PIJA invite ses participants à une confrontation avec la prose au sens large. Cela englobe, notamment, la nouvelle, le conte, la lettre ou encore la prose poétique, sans contrainte de thème. Défiez les lois du genre et innovez, bouleversez les catégories, révolutionnez la manière de raconter, montrez la voie en donnant de la voix ! Le PIJA recherche le talent qui s'affirme, le cri du cœur qui éclate au grand jour, le chant qui plane au-dessus du brouhaha du monde, le verbe grinçant de l'indigné, le souffle intime du faiseur d'histoires, le récit de parcours qui s'impose par son style, le slalom inspiré de la fiction entre les piquets de la réalité… Nouvelle, conte, lettre, prose poétique, ouvrez les vannes de votre univers et partagez-le avec nous par les mots !

Prix
Une somme de CHF 10'000.– (€ 7'500.–) en espèces sera répartie entre toutes les œuvres primées par le Jury international. Le premier prix peut atteindre les CHF 2'000.– (€ 1'500.–).

Modalités du prix
Le texte sera accompagné du **bulletin de participation** ci-dessous et d'une **photocopie de la carte d'identité de l'auteur(e)**.
Le texte sera dactylographié en **cinq exemplaires anonymes**. Le **titre** doit figurer clairement sur la première page de chaque exemplaire et sur le bulletin de participation.
Les textes ne seront pas renvoyés.
Deux catégories sont ouvertes aux participants : **« français langue première, langue maternelle »** ou **« français langue seconde, langue apprise »**. Les participants doivent, en toute conscience, cocher la catégorie qui leur correspond.
Sauf en cas d'empêchement grave et justifié, l'octroi d'un prix à un(e) lauréat(e) est subordonné à sa présence effective à la réception organisée pour la remise des prix.

Conditions de participation
- Être âgé(e) de 15 à 20 ans le lundi 31 mars 2014.
- Présenter un texte n'excédant pas dix pages dactylographiées (corps 12), original, inédit, n'ayant bénéficié d'aucune récompense.
- Autoriser la publication du texte par les Éditions de l'Hèbe.
- Un(e) candidat(e) ne peut présenter qu'une œuvre par édition.
- Les œuvres collectives ne seront pas prises en compte.

Palmarès
Le jury, composé de personnalités du monde des lettres, sera particulièrement sensible à l'originalité, à l'inventivité des textes.
Les participants seront avertis des résultats par courrier.
Le week-end officiel de remise des prix aura lieu à la fin de l'été 2014.
Le livre réunissant les lauréats sera offert à tous les participants.

BULLETIN D'INSCRIPTION

Je soussigné-e _____

Né-e le _____ Domicilié-e à : Rue _____

Code postal _____ Localité/Canton _____

Mobile _____ E-mail _____

Déclare participer au PIJA 2014 avec le texte suivant : _____

_____

Dans la catégorie ☐ français langue première, langue maternelle
☐ langue seconde, langue apprise

J'affirme sur l'honneur être l'auteur(e) du texte que je présente. Je cède mes droits à titre non exclusif aux fins de publication conjointe par le Prix Interrégional Jeunes Auteurs et les Éditions de l'Hèbe.

Date et signature : _____

Comment avez-vous entendu parler du PIJA ? _____

pija Prix Interrégional Jeunes Auteurs

les Editions de l'Hèbe

DÉLAI :
Les œuvres seront envoyées, au plus tard, le lundi 31 mars 2014 au :

Prix Interrégional Jeunes Auteurs (PIJA)
Éditions de l'Hèbe SA
Éditions JMB SA
Chemin du Lac 39
1637 Charmey – Suisse

Pour tous renseignements :
Tél. +41 26 927 50 30
Fax : +41 26 927 26 61
www.lhebe.ch